

QUATRIEME PARTIE

LA REPRESENTATION DE L'ENFANCE

CHAPITRE X

Aspects génétiques

Cette théorisation ainsi repérée, n'est pas sans susciter chez le lecteur un intense désir de savoir très exactement qu'elle représentation de l'enfant la fonde. Il faut, à cette dernière, répondre des différents principes énoncés -encouragement à l'épuisement, éducation rationnelle par les pairs, retrait de l'adulte, et de ce qu'ils ont de contradictoire. La curiosité est plus encore avivée par cette étonnante possibilité que sa longue vie offrit à NEILL de côtoyer l'impressionnant développement de la psychologie. Ainsi, lui faut-il pouvoir argumenter dans ce que l'on peut pressentir de rapport conflictuel avec la perspective freudienne. Sur tous ces points, le lecteur ne devrait qu'être comblé, puisqu'aussi bien l'oeuvre abonde en remarques. NEILL écrit lui-même en 1937, qu'un de ses objectifs "en fondant l'école, était de découvrir ce qu'est la nature de l'enfant" (1937 p. 8).

Il n'est pas sûr, toutefois, pour une telle entreprise, que son seul désir ait été suffisant. Il aura pour sa recherche, rencontré de nombreux obstacles. Peut-être le premier fut-il sa solitude. NEILL ne recherche pas l'échange et ses rencontres avec d'autres théoriciens se réduisent à quelques altercations lors de conférences. Il est à cet égard, significatif que, lors de son séjour en Europe, il n'ait pas cherché à voir les "pédagogues - psychologues - psychanalystes" tels qu'A. FREUD, A. AICHORN, H. ZULLIGER, dont la réflexion est pourtant essentielle et qui devaient se joindre, avec P. FEDERN et A.J. STOFFER, à la Revue de Pédagogie Psychanalytique fondée par H. MENG et E. SCHNEIDER. Il n'a d'ailleurs jamais marqué aucun intérêt pour cette publication.

Les analyses, multiples et brèves, ne semblent pas non plus lui avoir donné l'occasion de réfléchir sur ses pratiques ou sur les observations faites de son école, de ses élèves ou même de sa propre fille. "Il ne serait pas du tout scientifique de conclure à partir d'un seul cas" (1953 p. 45), note-t-il à son propos fort justement. Pourtant, il n'aura pas été assez vigilant pour déjouer les pièges que, dans l'amour d'un père pour sa fille, la subjectivité pouvait tendre.

Ces difficultés-là se trouvent doublées chez lui par cet autre obstacle que constitue la foi. C'est que, en effet, traversant l'oeuvre de part en part, véritable constante au-dessus de tous les essais successifs de théorisation, existe chez lui une foi en la bonté originelle de l'homme et de l'enfant. C'est sa réaffirmation que nous trouvons jusque, dans ses derniers écrits où il note qu'"il n'avait pour entreprendre son travail, pas besoin de courage" puisqu'il avait "une croyance absolue dans le fait que l'enfant n'est pas mauvais, mais bon". D'ailleurs "en quarante ans cette croyance n'a pas changé" et "est devenue une profession de foi"... (1937 p. 10 - 1970 p. 22). "Accorder l'autonomie implique la foi dans la bonté de la nature humaine" (1970 p. 104). Croyance ou profession de foi, l'affirmation ainsi posée laisse planer quelques doutes sur le caractère rigoureusement scientifique de sa recherche.

Le recours à la foi se retrouve tout au long des années et la croyance en la bonté originelle de l'enfant est déjà présente d'une certaine manière dans le Log, où il se déclare "persuadé que les enfants agissent presque toujours pour le bien" (1975 p. 80), comme d'ailleurs elle transparait lorsque, parlant d'un procès d'enfants, il annonce que "pour (sa) part, ...(il aurait) invité les petits gars à prendre le thé et les (aurait) renvoyés chez eux avec un illustré, deux oranges et une cargaison de chewing-gum" (ib. p. 81). L'affirmation est tout aussi nette en 1920 : "les enfants sont foncièrement bons" (1920 p. 54). "Les MAC DONALD démarrent avec l'idée que la nature humaine est mauvaise..., pour ma part, je démarre avec l'idée que la nature humaine est bonne ; C'est la différence essentielle entre celui qui est disciplinaire et celui qui croit à la liberté" (ib. p. 51). Et cette idée ne le

quittera pas, même aux heures les plus difficiles, puisque, en 1945, alors même que la guerre n'est pas encore terminée, sa "vue", qu'il qualifie toutefois "d'optimiste", reste que "la nature est fondamentalement bonne" (1945 p. 9).

Qu'il la qualifiât lui-même d'optimiste révèle assez bien que, à ses propres yeux, cette vue se trouvait être l'expression d'une foi. Cela se confirme tout à fait lorsque l'on voit ses convictions dépasser toujours ses doutes cruels. "J'ai souvent songé, dit-il en 1914 à la cruauté que l'on peut observer si souvent chez les garçons ; les évolutionnistes doivent avoir raison ; les jeunes tendent à ressembler à leurs ancêtres" (1945 p. 22). En 1916, il lui faut convenir pareillement et "tristement" que "la nature humaine est faible" (1916 p. 57) et que "les meilleurs d'entre nous ne sont que de pauvres êtres... car tous, nous avons en nous des instincts des millions de nos ancêtres habitants des arbres et des grottes" (ib. p. 59). "Je suis un troglodyte une fois tous les cinq ans et un humain qui raisonne le reste du temps" (ib. p. 57). Il n'est pas sans trouver comme un réconfort à ce que cette animalité "existe en tout homme" puisque "le CHRIST lui-même s'est servi d'un fouet dans le temple" (idem). En 1926, le doute re-surgit en pleine réaffirmation de la bonté naturelle lorsqu' il se montre, l'espace de quelques lignes comme sensible à la seconde théorie des pulsions. Pour lui, toutefois, la bonté naturelle existe et rien n'entamera jamais cette conviction. Il y a là un monde de réflexion qui lui permet d'assurer assez bien la permanence d'une habitude de pensée qui, selon E. GOBLOT, fait que "pour les Ecossais, les principes fondamentaux de la connaissance sont des croyances qui s'imposent nécessairement à tout esprit, et dont on ne peut donner la raison, puisqu'elles sont elles-mêmes la raison" (E. GOBLOT 1927 p. 161). Il n'est pas sûr, en revanche que ce même mode de pensée l'ait assuré de se trouver muni des outils nécessaires à la rigueur de sa démarche "expérimentale" (1937 p. 8).

Si son objet d'étude, l'homme, n'avait suffi à le convaincre de la nécessité d'une attitude plus objective, l'oeuvre côtoyée, l'oeuvre de S. FREUD, ce porteur "d'un surmoi scientifique"

(N. ABRAHAM préface in FERENCZI 1977 p. 8) aurait pu, en quelque sorte, lui servir d'exemple. En fait, il n'aura guère été sensible à cet aspect de la théorie analytique, dont il dira pourtant s'être inspiré.

C'est en effet chez FREUD qu'il puise, lorsque, cinq ans après le Log, plein de doutes, il s'engage dans une nouvelle réflexion. Ses propositions pédagogiques le montrent et lui-même le souligne: "je crois que, sans les découvertes de FREUD, Summerhill n'aurait pas été un succès" (1945 p. 23). La voie qu'il se propose est ainsi clairement indiquée. Analytique, elle sera effectivement la seule côtoyée et NEILL semblera ne s'être jamais aperçu de ce que d'autres recherches avaient pu au fil des années s'entreprendre ou se développer, participant elles aussi au renouvellement considérable de la compréhension de la psychologie infantine. Mais dans cette voie analytique, la pensée freudienne cèdera, pour l'essentiel, le pas à ce que la pensée jungienne, plus à même de plaire aux éducateurs londoniens, pouvait recéler d'attrait "poético-philosophique". Ainsi s'amorcera une longue errance théorique.

Cette centration repérée ne dispense pas d'ailleurs de s'interroger sur la qualité même de l'étude des textes, particulièrement des textes freudiens. Dès 1920, il possède dans sa bibliothèque l'Interprétation des rêves, Psychopathologie de la vie quotidienne et Trois essais sur la théorie de la sexualité (1920 p. 125). A cela, concernant plus précisément le thème de l'enfance, s'ajoutent L'esprit inconscient de l'enfant de W. LAY et La vie sexuelle de l'enfant d'A. MOLL. Ainsi donc, peut-il, dès cette époque, être au fait de la reconnaissance de l'existence d'une sexualité infantile comme de celle du complexe d'Oedipe, dont le caractère fondateur dans le développement de l'enfant est déjà apparu avec l'hypothèse avancée dans Totem et Tabou en 1913. De même peut-il être au courant de ce qui, dans ces années vingt, se structure et deviendra, après 1923, la théorie freudienne du développement de la personnalité : l'organisation de la libido. En effet, dans cette structuration progressive, au cours des années 1918-1920, ont été mis en évidence les stades oral et anal.

Considérant cet apport théorique nouveau et important, il est surprenant que ce que le "psychanalyste fervent" (A. FERRIERE 1922 p. 384), conférencier à ses heures en restitue dans son ouvrage de 1920 se marque essentiellement par sa minceur. Seuls transparaissent, mais en abondance, les enseignements de "Psychopathologie de la vie quotidienne". Quelle que soit leur importance, ces lectures, toutefois, ne durent pas et, en 1926, il dit ne plus lire d'ouvrages de FREUD. Malgré des retours annoncés, il semble que cette attitude ait duré relativement longtemps puisque nous le voyons, en 1945, redécouvrir -vague allusion y est faite en 1926 (1926 p. 81)- dans un ouvrage de P. NATHAN, Psychologie du fascisme, le mécanisme de constitution du surmoi. Il l'explique à ses lecteurs en une touchante formulation : "le père idéal est, au début, d'une certaine façon extérieur, mais lentement nous l'«intériorisons» (introvert), de telle sorte que, à la fin, il est à l'intérieur de nous et que nous agissons comme il aurait agi" (1945 p. 140). "Le processus est connu depuis FREUD" conclut-il (idem). Il n'en tirera aucunement matière à réflexion.

NEILL ne fera jamais preuve, dans ses lectures, de souci d'approfondissement et ne retiendra jamais que ce qui correspond à ses propres vues. Mais la distance par rapport aux travaux de FREUD, de JUNG et d'ADLER s'explique d'abord par le fait que son approche s'est faite "via LANE" (1945 p. 23). Ce dernier aura fait perdre à son disciple, toute possibilité de rencontrer véritablement la psychanalyse.

C'est qu'en effet, au moment où il dit lire FREUD, sa réflexion trouve à s'alimenter à une autre source : la théorisation de LANE, à laquelle la relation privilégiée entre les deux hommes donne une prééminence déterminante. En son fondement, la théorisation du second s'appuie sur ses observations réalisées dans des crèches, sur des terrains de jeux, dans la petite communauté du Dorset, mais aussi sur sa philosophie généreuse. Elle est présentée dans l'ouvrage, Talks to Parents and Teachers rédigé en 1925, après la mort du maître, à partir de notes recueillies par certains de ses élèves. Dans ce texte, à l'influence de FREUD s'ajoutent

justement celles de JUNG et d'ADLER. L'Evêque de Liverpool, qui fut "l'élève" de LANE, dit de lui qu'il étudia soigneusement ces auteurs tout en les critiquant (LANE 1946 p. 189 additif). Il reste qu'il n'est guère possible aujourd'hui de connaître la structuration progressive de ce texte et d'en repérer les emprunts.

o
o o

LANE avait fait de la rééducation des délinquants, le but même de sa vie ; aussi bien n'est-il pas surprenant que, riche d'intuitions comme d'observations, la théorie du développement de l'enfance qu'il propose soit avant tout centrée sur l'évolution de la socialisation. Cette évolution, selon lui, se décompose en quatre âges. Le premier est celui de la petite enfance, qui va de la naissance à trois ans. "Dix minutes, après sa naissance, dit-il, l'enfant, s'il est consciemment tout à fait illogique... a inconsciemment pleine connaissance de tout ce qui lui est nécessaire ... Aussi sait-il respirer... et sucer..." (ib. p. 9)... "très rapidement, il entreprend la découverte, au moyen des sens, de son corps... Il trouve d'abord qu'il possède une main..." (idem). "Sa longue exploration le conduit à découvrir son sexe" (ib. p. 41), "les objets qui l'entourent... et les grandes personnes" (ib. p. 14).

Cette exploration correspond à "l'aube de la conscience, moment où l'enfant, découvrant sa main, découvre qu'il peut la remuer, reconnaît... le contrôle qu'il exerce sur (elle), fait quelque chose dans un but défini" (ib. p. 9). Il découvre son pouvoir , sur lui-même d'abord, sur les objets ensuite, sur les grandes personnes enfin, sur lesquelles il exerce sa volonté. "Pour leur plus grande part, ses pleurs ne sont dus ni à la souffrance, ni à l'inconfort - ils sont un moyen, dont il a éprouvé

l'efficacité, d'imposer sa volonté" (ib. p. 14). D'ailleurs, l'âge de la petite enfance est aussi celui de "l'égoïsme parfait et parfaitement naturel" (ib. p. 21). Il est vain et dangereux d'attendre de lui "amour, sympathie et désintéressement" (idem). Son "amour n'est pas don mais exigence... il n'y a chez lui qu'amour dominateur... besoin d'être aimé" (idem) et en tout cas... "aucun discernement d'ordre moral" (ib. p. 22).

L'âge de la petite enfance est aussi celui de la "pure dépendance" (idem) ; toutefois, sa capacité à se déplacer libre peu à peu l'enfant de la nécessité d'une "assistance extérieure pour satisfaire ses sens" (ib. p. 24). "Plus tard, le langage lui permet de commencer à échanger des idées" (ib. p. 44) ; ainsi acquiert-il peu à peu "une masse de connaissances utiles et pratiques..." (ib. p. 16).

"Au bout d'un certain temps, l'enfant... épuis(e) les possibilités qu'il a d'acquérir la puissance par le moyen des sens" (ib. p. 49). C'est alors qu'il entre dans l'âge de l'imagination, qui va de deux ou trois ans à sept ans environ. "Il a appris à contrôler et utiliser son corps et les objets qui l'entourent, ...à exercer les formes variées de sa force musculaire et de son langage ; il a réalisé qu'il y a d'autres volontés que la sienne, ...qu'il y a d'autres limitations... que physiques ... Il cherche un nouveau genre de puissance ; il découvre le monde de l'irréel... et va se projeter lui-même... dans... des relations nouvelles et imaginaires... (dont) le but principal est de compenser... son sentiment de petitesse et d'insignifiance, dans un monde de géants, où sa propre personnalité compte si peu" (idem). "Dans (son) imagination, le monde devient docile et complaisant... l'univers entier, DIEU inclus, quelque chose à façonner selon (sa) volonté" (ib. p. 51). Cette puissance d'imagination s'exerce dans des "rêveries et rêves éveillés... dont (il) émerg(e) comme le héros conquérant. C'est l'âge des contes de fées et ceux-ci sont des réalités" (ib. p. 50). "L'imagination... tempère le monde de simple perception sensuelle qui la précède" (ib. p. 55). "L'âge de l'imagination est l'époque où l'irréel s'ajoute au fait" (ib. p. 57). "Le processus n'est pas logique ; il n'y a pas de barrière réelle

entre la réalité et la fiction" (ib. p. 50). L'enfant compense ainsi son sentiment d'"infériorité" (ib. p. 51). Cette immixtion de l'irréel n'empêche pas l'enfant d'être "capable de plus de fermeté dans son vouloir", de se préparer à adopter "les idéaux manifestés en apparence, en paroles ou en actions" (ib. p. 58) comme de se poser de grandes questions comme celle de ses origines.

Le troisième stade est celui de l'affirmation de soi. Il va de 7 ans à 11 ans environ. "C'est une période de très grande activité mentale et physique dans la vie humaine" (ib. p. 71). "C'est l'âge de l'héroïsme, de la bravoure physique, du mépris du danger... du courage moral de défier les conventions prosaïques de la société" (idem). C'est l'âge où l'enfant désire mettre son imagination en pratique -il le réalise en faisant des expériences, non en pensant- où il commence à faire des choses qui prouvent à tous les observateurs son pouvoir sur le monde matériel et sur la volonté des autres" (ib. p. 72). "Il a un désir intense d'être libre... (il) désire une expérience réelle, et la preuve de sa place actuelle dans la société" (ib. p. 73). "(Il) devient anti-social" (ib. p. 90). "D'ailleurs l'insubordination est sa manière de servir ses semblables" (ib. p. 91) et "ses comportements ne manquent pas d'agressivité" (ib. p. 80). "Sa manière d'être est bruyante, beuglante et plutôt désagréable" (ib. p. 75).

Mais pénétrant "dans le monde réel , l'enfant pénètre dans un monde où, du même coup, les volontés entrent en conflit" ; Ainsi est-ce "le premier stade du développement social" (ib. p. 75), "le commencement de la conscience sociale", cela "en un certain sens" (ib. p. 90). En effet, "si l'enfant a... le désir de faire partie d'un groupe... c'est uniquement pour y développer, ...en l'affirmant, ... sa propre personnalité" (ib. p. 75). Il n'a "aucune idée de coopération et céder devant les autres est uniquement le prix qu'il doit payer pour obtenir leur audience" (ib. p. 84). "Il doit admettre certaines règles s'il veut avoir une chance de s'affirmer" (ib. p. 85). "Un enfant de sept ans a besoin, conclut LANE, d'un groupe d'enfants pour jouer dans le but de développer ses instincts sociaux sous la forme qu'ils revêtent à ce moment" (idem).

Le dernier âge est celui de "la loyauté". Il comprend en fait deux "stades" (ib. p. 92) : le premier va de onze à quatorze ans, le second de "l'adolescence" (idem) jusqu'à dix sept ans environ. L'âge de onze ans a été appelé "l'âge criminel" et "il est certainement le moins éthique" (ib. p. 94). C'est encore une période d'affirmation de soi, "égoïste et orageuse" mais "qui voit apparaître le désir d'être un héros et la recherche d'un autre héros que soi-même" (idem)... Quatorze ans est par contre, "l'âge du plus haut idéal, l'âge le plus moral, le plus éthique". Il y a chez l'enfant "un désir de coopérer avec des amis et des compagnons ... Le garçon, à cet âge, sera prêt à s'asseoir et à faire la marque si cela aide son équipe ; dans tous les cas, l'équipe est son unité" (idem).

L'évolution proposée par LANE s'appuyait sur ses observations mais aussi sur ce que A. FERRIERE, à la même époque, appelle la loi bio-génétique (A. FERRIERE 1922 p. 230). Pour LANE "chaque enfant, entre la conception et la maturité, récapitule dans son propre développement physique et spirituel, l'histoire de l'évolution de la race, depuis la vie aquatique de la simple cellule jusqu'à la vie consciente de l'homme (op. cit. p. 74). "C'est le facteur biologique... inaltérable" (idem). Comme chez A. FERRIERE, cette loi bio-génétique trouve à se manifester au double point de vue individuel et social. Il y a dans ce processus, à la fois "synthèse physique et récapitulation des types biologiques différents, synthèse de tous les idéaux et éthiques antérieurs successivement dépassés par la race mais dont chacun doit être vécu de nouveau par chaque nouvel enfant et synthétisé par lui, en un nouveau tout" (idem). Ainsi, l'adulte recueille-t-il "un héritage total dans le domaine spirituel" (ib. p. 75).

LANE d'ailleurs, comme A. FERRIERE, a mis en évidence ces correspondances. "Les premières années de l'enfance... correspondent à la période de solitude de la vie individuelle ; les années imaginatives correspondent à la période pré-sociale où l'homme était inorganisé et la proie de son entourage, animiste et opprimé par la superstition... Les qualités d'affirmation de soi reproduisent

les premiers commencements de la vie sociale, l'époque où il n'est plus juste de décrire la vie de l'homme comme ayant été solitaire, pauvre, mauvaise, brutale, courte...; même si l'individu était en constante révolte, ...il y avait une ébauche de groupement social... Des débuts de la vraie civilisation, de l'esprit social et de l'élargissement graduel de l'intérêt humain... l'âge de la loyauté et l'adolescence donnent le portrait spirituel et la récapitulation''(ib. p. 75).

C'est sans doute dans l'explication des lois de cette évolution individuelle que l'originalité de LANE devait se manifester avec force. Il précise en effet que, si l'ordre de succession des âges est immuable, "deux périodes consécutives (empiètent) l'une sur l'autre à des degrés différents" (ib. pp. 71-72). De même, si "chaque âge" est "marqué" par une "caractéristique principale... de laquelle il peut tirer justement son nom... aucun n'est marqué que par cette seule qualité... pas plus qu'il ne garde le monopole de cette qualité typique pendant sa durée limitée à l'exclusion des âges qui suivront" (ib. p. 55). Ainsi... "l'âge de l'affirmation de soi contient à la fois les caractéristiques de la petite enfance et celle de l'âge de l'imagination" (idem).

"Le plein développement des facultés masculines et féminines est... une synthèse de tous les instincts et tendances dominantes qui se sont révélés par intervalles"(idem)... "Un certain besoin de sécurité et d'abri, un usage systématique des perceptions de chaque sens, la création imaginative d'un monde anticipé, l'affirmation de soi contre les volontés inertes ou hostiles, jointe à la coopération et à l'esprit social, la puissance de la loyauté et le développement de la sexualité, tous ces éléments pris chacun à leur tour comme facteur dominant d'un âge où d'un processus de développement, contribuent à la synthèse finale qu'est l'homme adulte. Mais chez l'homme total, que cette synthèse construira, aucune des parties composantes ne sera amenée sans quelques changements dans sa qualité ou son but. Les parties sont combinées en un tout. Ainsi l'imagination de l'enfance est irréelle et fantasque (quoiqu'elle ait ses buts), mais l'imagination de la vie d'adulte est un idéalisme pratique" (ib. p. 56).

Il y a là, une théorisation qui, tout autant que celle de FREUD, séduit NEILL. Ses remarques de 1920, même si elles n'en sont qu'une maigre reprise, le montrent bien. Sans doute, est-il déterminant pour lui, de voir restituer à l'enfance une spécificité, ce qui n'est sûrement pas sans lui rappeler le point de vue qui était le sien depuis 1916 sur "le processus de l'enfance" (1916 p. 106). "Les enfants, disait-il, comme pour s'en désoler, sont de petits adultes... chaque jeu est une imitation du processus adulte" et cela parce qu'ils "sont très souvent en compagnie des adultes ... c'est une des raisons pour lesquelles (on) ne (peut) pas savoir ce qu'est le processus de l'enfance ... l'enfant ne peut pas échapper au fait d'être un petit adulte" (idem). "Les enfants sont des enfants lorsqu'ils crient, courent et sautent... le processus de l'enfance (les) pousse à faire du bruit" et "toutes les fois qu'ils raisonnent, ils raisonnent comme des adultes" (ib. p. 102).

Dans son analyse de 1920, analyse on ne peut plus floue, comportant plus d'annotations éparses qu'une réflexion systématique, NEILL rappelle les âges répertoriés par LANE. Ainsi cite-t-il d'abord l'âge "du pur égoïsme"; âge des "début de la maîtrise de l'environnement"; "l'âge de l'affirmation de soi" ensuite, "âge tapageur" où "l'enfant est encore égocentrique" et ne "se sert de la société que pour s'affirmer lui-même" (1920 p. 184); "la phase ... de l'adolescence" enfin, celle où, "pour la première fois, le garçon devient l'élément d'une équipe" (ib. p. 185). "Ces divisions, prévient-il, sont purement arbitraires et les enfants diffèrent dans leur évolution" (idem). Singulièrement, il omet de mentionner l'âge de l'imagination. Parallèlement, il mentionne l'existence d'un instinct sexuel : "Nous sommes tous nés avec un instinct sexuel puissant" (ib. p. 75) et l'enfant a "un énorme désir sexuel" (ib. p. 128). Cela dit, il reste plutôt allusif, notant simplement que ce désir est habituellement qualifié par l'adulte de "vilain" (idem). En fait, si la sexualité occupe une grande place dans ses réflexions, il s'agit essentiellement de celle de l'adulte.

Le voyage en Europe ne facilite en rien une approche plus systématique et plus synthétique. Ainsi ne trouve-t-on en 1922 que des évocations plus vagues encore de la théorie de LANE. En revanche 1925, époque du retour en Angleterre, est aussi le moment du retour à LANE, moins à ses théorisations pourtant qu'à sa philosophie, dans laquelle il discerne l'influence d'ADLER, qu'il dit préférer (1926 p. 86). NEILL perd alors peu à peu toute perspective génétique ; ainsi trouve-t-on mentionnés, mais comme fortuitement, les stades de LANE. Il parle de "l'égoïsme" et de "l'altruisme (qui) vient plus tard naturellement" (ib. p. 18). Pour lui, "l'enfant de huit ans est surtout intéressé par lui-même, ...n'a pas de sens social... pas d'idée de devoir" (ib. p. 181). "L'enfance est surtout le temps du bruit" (ib. p. 71). S'il s'intéresse à l'imagination, c'est pour dire que "chaque enfant veut être grand", que "chaque facteur de son environnement lui rappelle qu'il est petit", et que "(l'enfant le) conquiert en s'en échappant" (ib. p. 70). "Le monde de la fantaisie, dit-il, est le monde du désir réalisé. Il n'a pas de frontières. Tout y est possible. Le fou y entre et y reste. L'homme normal y va et en revient. C'est un monde plus attirant que celui du rêve... Dans les rêves, nous avons des cauchemards, mais dans les fantaisies nous avons un certain contrôle et nous imaginons seulement ce qui plaît à l'égo" (ib. p. 88).

Pour NEILL, il y a des fantaisies qui sont "d'origine sexuelle", et "d'autres qui ne le sont pas", telles celles qui "mettent en scène la miction et la défécation" (ib. p. 91) ou encore celles qui donnent une supériorité ; Ainsi le petit Jim, très pauvre, s'invente-(t-il) un oncle très riche... (ib. p. 93). "C'est un crime, conclut-il, que de briser une fantaisie d'enfant avant que celui-ci ne puisse mettre quelque chose à sa place" (ib. p. 95). Sur ce thème, il semble rester malgré tout parfois réservé ; il y a là, pour lui, danger puisque "la fantaisie est toujours une fuite de la réalité" (ib. p. 88). Il note pourtant que "l'adulte ne doit intervenir que si cette fantaisie dure des années" (ib. p. 45).



NEILL, cette année-là, s'exprime tout autant à propos de l'instinct sexuel dont l'importance ne lui semble pas considérable. "Après tout, note-t-il, le rôle de la sexualité est de propager" (ib. p. 51). Avant la puberté, "le sexe doit être de faible importance. Biologiquement, il n'a pas de fonction" (ib. p. 34). "Chez un enfant de neuf ans, la masturbation ne peut pas être véritablement un substitut pour des rapports sexuels normaux. Les petits enfants n'ont pas d'orgasme. Le plaisir de toucher n'est pas intense" (ib. p. 45). Si le phallus a un intérêt, c'est lorsqu'il "signifie le pouvoir", le pouvoir en "urinant" et non en "reproduisant puisque l'enfant de sept ans n'a pas connaissance de la propagation" (ib. p. 87). Ceci dit, "il est tout à fait normal que l'enfant s'intéresse à ses parties génitales" (ib. p. 34).

C'est par une invitation à parcourir l'oeuvre de LANE qui, selon lui, contient "l'essentiel de la psychologie de l'enfant" (1932 p. 9) que, l'année même où Mélanie KLEIN publie ses Essais de psychanalyse, il tente de permettre aux parents de comprendre "la nature de l'enfant" (idem). Cette compréhension ne devrait d'ailleurs pas présenter de grandes difficultés puisque se confondent pratiquement enfance et jeu.

L'argumentation, quoi qu'il en soit, est plus que jamais mince. "L'enfant n'est pas un petit adulte, le jeu est son droit" (ib. p. 118)... et "le bruit est une nécessité" (ib. p. 10) comme d'ailleurs "la destruction" (ib. p. 13). L'enfance est aussi le temps "des rêveries" (ib. p. 90) et de "l'imagination" (ib. p. 91) qui joue en effet "un grand rôle" (ib. p. 151). "Les filles ... d'ailleurs... rêvent plus que les garçons, ou plutôt leurs rêveries se rapportent à des gens alors que celles des garçons se rapportent à des choses" (idem). "Ces rêveries sont multiples et variées (et) certaines expriment des idéaux" (ib. p. 152). "Ces rêveries (toutefois) doivent être créatives, si l'on cherche le bonheur" (ib. p. 154). C'est qu'en effet, "comme le savent les psychologues... les rêveries peuvent devenir dangereuses"... (ib. p. 151)... "Les rêveries régressives permettent une fuite de la vie, elles cherchent la possession dans la vie" (ib. p. 154) ; c'est toutefois "lorsqu' (ils) sont rendus malheureux à la maison... que (les enfants) ont tendance à trop vivre dans l'imaginaire" (ib. p. 151).

De la sexualité, NEILL redit qu'elle n'a d'importance que durant la découverte des organes génitaux , "les premiers intérêts en matière de sexualité (étant) spirituels"... "Pour un bébé", en effet, les organes génitaux ne produisent pas autant de plaisir que la bouche" (ib. p. 14).

Lorsque, quelques années plus tard, il reprend la plume pour redire la nécessité de savoir ce qu'est l'enfant, affirmant en même temps que "pendant qu'une étape de civilisation passe, la nature de l'enfant continue" (1937 p. 85), il se contente de rappeler que "les enfants ne sont pas de jeunes adultes", qu'ils sont "d'une espèce différente... (qu')ils aiment le bruit et la boue" (ib. p. 103), "la destruction" (ib. p. 106), et cela particulièrement à l'un des âges repérés par LANE, "l'âge gangster... l'âge des avions" (ib. p. 21) entre huit et quatorze ans. Vingt-trois ans de réflexion n'ont que peu modifié ou enrichi le point de vue premier.

L'enfance est le temps de "l'imaginaire ... Les choses ne sont pas réelles pour (les enfants)" (idem). "La vie imaginative persiste durant l'adolescence, mais l'action est moins habituelle". Singulièrement, cela n'empêche pas que "les petits enfants travaillent plus volontiers" ; cela vient de ce que "leurs travaux sont des jeux extériorisés dans la réalité", d'autant plus que "les choses ne sont pas réelles pour eux" (ib. p. 104). "Les enfants vivent au jour le jour et (pour eux), demain est trop loin pour avoir quelque importance" (ib. p. 20). Ainsi l'enfance est-elle le "temps du jeu" et cette période de jeu dure plus longtemps qu'on le suppose généralement". "Dans une civilisation nouvelle, qui n'obligerait pas les jeunes à être trop tôt des esclaves... ce temps du jeu, dit-il, durerait jusqu'à l'âge de 20 ans" (idem).

En 1939, 1945, 1953, ces thèmes seront inlassablement repris, en termes identiques. La rencontre de REICH elle-même ne modifie que bien peu le fondement d'un discours que retrouvent d'ailleurs intact les lecteurs des années 60. Ainsi l'année 1945 le voit-elle demander que toutes les futures écoles soient fondées sur l'ouvrage de LANE qui reste "inégalé comme base brillante pour

l'étude de l'enfant et de son éducation" (1945 p. 100), base brillante à laquelle, il n'est finalement que bien peu fait référence. Seul changement notable, les observations faites sur Zoé lui permettent de lever toutes ses réticences à propos des rêveries : "sa vie imaginative ... lui a appris que les freudiens sont dans le tort lorsqu'ils disent que les enfants rêvent pour fuir la réalité" (1933 p. 44). Ils sont des êtres "largement inconscients" (ib. p. 57)... et... "ce n'est que tardivement qu'ils agissent avec quelque conscience", après "l'âge gangster", à l'adolescence (1945 p. 136). "Les enfants, disait-il en 1937, sont inconscients" (1937 p. 103).

C'est sur le terrain de la sexualité, cet "intérêt spirituel" qui depuis les années vingt, trouvait une importance que du seul fait de sa répression, qu'une évolution est perceptible. En 1937, quand l'influence de REICH n'est que livresque, il reconnaît que la sexualité est à l'oeuvre depuis les tout premiers instants de la vie. "FREUD nous a rendu familière l'idée selon laquelle le sexe est là depuis le début de la vie..., le bébé a un plaisir en suçant et... graduellement la zone érogène de la bouche laisse la place aux organes génitaux. Ainsi la masturbation chez un enfant est une découverte naturelle, pas une découverte très importante au début, parce que les organes génitaux n'occasionnent pas autant de plaisir que la bouche ou même la peau... L'intérêt pour la sexualité vient vers 15 ou 17 ans" (ib. pp. 75-76). On le voit, le propos a changé mais reste mesuré.

En 1945, il ne consacre, contre toute attente, que peu de pages à cette question, Il rappelle simplement qu'"il n'a jamais été suggéré à Summerhill que le sexe est fausseté, péché, immoralité et tous les enfants qui avaient un complexe à son propos ont été aidés à se débarrasser de leur culpabilité" (1945 p. 82). La masturbation, poursuit-il, n'est que "l'aube pâle de la sexualité qui, dans une éducation, libre disparaîtrait lorsque commencerait la vraie vie sexuelle" (idem). De cette dernière d'ailleurs, on ne sait pas encore, ce qu'à ses yeux, elle peut être pour de jeunes enfants. Cette année là, il est surtout prolix à propos des adolescents. "Les jeunes deviennent mûrs très tôt pour la sexualité"

(ib. p. 79) ; "Biologiquement, lorsqu'une fille a ses règles et lorsqu'un garçon peut éjaculer, ils sont prêts pour la vie sexuelle" (ib. p. 80).

Il y a là des thèmes repris plus amplement en 1953. C'est juste "avant et durant la puberté qu'il y a le plus d'intérêt sexuel mutuel entre les sexes" et pour lui il n'y a pas "d'arguments valables... contre la vie amoureuse des jeunes" (1953 p. 38). Ainsi peut-il se récrier encore contre la coutume qui veut que les femmes soient vierges à leur mariage" (ib. p. 24). Il souligne aussi que, contrairement à ce qu'ont avancé "les psychologues", il ne pense pas qu'il y ait "une période de latence de sept ans à l'adolescence" non plus que "la bande de garçons ou de filles soit vraiment inconsciemment homosexuelle", ne montrant "pas d'intérêt pour le sexe opposé" (ib. p. 37). Pour lui, les enfants de cet âge ont effectivement de longues périodes où ils ne portent aucun intérêt pour les filles, où "ils jouent à leurs jeux d'imagination parmi les arbres, les tranchées, les cabanes de bois" mais, poursuit-il, "après quelques semaines, il y a une vague de flirt qui normalement devrait signifier d'aimables jeux génitaux" (ib. p. 38).

A propos de la sexualité des tout petits, il note "que depuis que FREUD a découvert la sexualité positive des petits enfants, il n'a pas été assez fait pour étudier ses manifestations. En vérité, poursuit-il, des livres ont été écrits à (ce) propos, mais autant que je sache, personne n'a écrit d'ouvrages à propos des enfants auto-régulés" (ib. p. 45). Lui, pour sa part, dispose des observations précises faites sur sa fille. Observations qui lui permettent par exemple de réfuter la théorie émise par certains psychologues que l'enfant a "une pudeur innée, instinctive et inconsciente vis-à-vis des organes génitaux de l'adulte et de ses fonctions naturelles". "Cette théorie... assure-t-il est fausse" (1953 p. 45). Cette réfutation, confiera-t-il en 1960, s'est faite "à (sa) satisfaction" (1970 p. 197). Cette théorie est fausse comme l'est celle de "la culpabilité innée envers la masturbation" (1953 p. 45), masturbation à propos de laquelle il repose sa question : "la masturbation infantile est due aux inhibitions seulement ? Si la vie ne peut

pas s'extérioriser, s'exprimer elle-même dans l'activité libre, les organes génitaux ne prennent-ils pas une importance anormale ?" (idem).

Avec l'exemple de sa fille, NEILL trouve une réponse : "Zoé n'a montré aucun intérêt particulier pour ses organes génitaux, ma femme et moi n'avons noté aucune masturbation infantile" (ib. p. 45). "Mon idée est que, lorsqu'un petit enfant peut vivre pleinement sa vie sans punitions, sans enseignement à propos du dégoût et des tabous, il ou elle trouvera la vie bien trop pleine d'intérêt pour la confiner à l'appareil sexuel" (ib. p. 45).

Cela dit, il reste que, à ses yeux, "l'enfant a droit à sa propre satisfaction génitale" (ib. p. 55), et que, "tardifs ou précoces, ces jeux avec les organes génitaux (sont) bons, normaux et sains..." (idem). "Ce jeu génital doit pouvoir se faire entre enfants, garçons et filles" et bien qu'il n'ait "aucune connaissance sur la manière dont un enfant libre réagit face à l'autre dans un jeu génital", il pense que "grâce à l'absence de haine agressive chez l'enfant libre, le jeu génital entre deux enfants libres serait gentil et aimable". "Le meilleur moyen pour qu'un enfant porte un intérêt anormal à la sexualité à l'adolescence est de lui interdire son jeu génital dans le berceau" (ib. p. 56)

Il y a là des points de vue qui, pour certains, subiront quelques années plus tard quelques modifications. De même, bien qu'il reprenne l'essentiel de son texte, il oubliera de faire allusion à l'absence de masturbation de sa fille (1970 p. 197). Il notera également que "les garçons et les filles ne s'intéressent pas les uns aux autres avant l'âge de quinze et seize ans "et" ne montrent aucune tendance naturelle à former des couples... leur intérêt pour le sexe opposé (prenant)... une forme agressive" (ib. p. 207). L'idée semble admise "d'une homosexualité à l'état inconscient à un certain stade du développement" (ib. p. 208), encore "celle des filles (dure-t-elle) plus longtemps que celle des garçons"... (idem).. N'a pas disparu à l'opposé, la certitude que "les activités

sexuelles entre petits enfants sont saines et naturelles" et "sont la voie royale qui mène à une vie sexuelle équilibrée" (ib. p. 189).

C'est sans doute ici que la réflexion se révèle, face à la somme considérable des travaux effectués par ailleurs, dans sa plus extrême pauvreté. Elle n'enrichit en rien la pensée de LANE mais la vide tout simplement de son originalité. La confrontation avec la théorie freudienne se résume essentiellement à des prises de position maximalistes et... changeantes. Pourtant, à travers toutes ces pages, NEILL se révèle très proche de ses élèves et sensible à leur besoin de manifester leur individualité et leur pouvoir. NEILL est plus le peintre de l'enfance que son théoricien. En cela, sa pensée court le risque de tout autoriser et de ne rien expliquer.

CHAPITRE XI

Aspects métapsychologiques

Cette première approche de l'enfance ne devrait pas exclure une réflexion plus fondamentale sur les forces qui s'inscrivent au coeur de l'expérience humaine. NEILL s'est effectivement intéressé à cette question. FREUD, pour sa part, a émis très tôt des hypothèses. Si après le renouvellement de sa théorie, il a posé l'existence d'une pulsion de mort, la sexualité a toujours été pour lui déterminante, particulièrement dans le développement de l'enfant. Qu'en est-il pour NEILL ? Lui donne-t-il cette prééminence ? Sinon quelle force en tient lieu ?

Sur ce point, l'influence de LANE a été encore d'une grande importance. Sa théorie du développement de l'enfant se trouve en effet confortée par des considérations plus "métapsychologiques". Pour lui, existe en tout être, "une force unique , la Vie..." (op. cit. p. 120), "une énergie vitale" (ib. p. 69 - p. 122). En fondant sa philosophie sur ce principe, il marque son attachement à une perspective plus jungienne que freudienne. Ce faisant, il ne se démarque en rien de ses collègues londoniens et, plus généralement, de la vision de l'homme adoptée à cette époque dans le monde de l'éducation. A. FERRIERE a bien souligné l'universalité de cette vision, pour qui "le vouloir vivre de SCHOPENHAUER, le vouloir mieux vivre des philosophes américains, la volonté de puissance de NIETZSCHE, l'élan vital d'Henri BERGSON (sont) autant de termes différents pour exprimer une seule et même idée, celle de l'énergie qui est le moteur de la vie, vie de l'organisme ou vie de l'esprit" (FERRIERE

1922 p. 216). En reconnaissant dans cette force le signe de DIEU, LANE, enfin, ne se montrait en rien plus original que nombre d'autres éducateurs, Mme MONTESSORI par exemple.

La référence à JUNG n'exclut pas toutefois chez lui une influence plus freudienne. C'est ainsi que cette force, à ses yeux, trouve à se manifester à travers deux instincts dont la description laisse à penser qu'ils sont une "version spiritualisée" de la première théorie freudienne des pulsions. "Dès sa plus tendre enfance, l'âme a deux besoins différents, posséder et créer, avoir et expérimenter, répéter des plaisirs connus et faire du nouveau pour le plaisir d'en faire" (op. cit. p. 9). D'un côté donc, chez l'homme, "le matériel", de l'autre le "spirituel... principe fondamental de sa vie"... (ib. p. 11). Le premier est indispensable pour assurer la survie de l'espèce humaine, le second lui est spécifique et n'est que l'expression d'une force de création et de perfection, d'un désir dynamique profondément caché de perfection, non seulement dirigé vers sa propre perfection, mais aussi vers la perfection de l'univers, ...d'une force qui s'exprime par l'Amour" (ib. p. 108).

La théorisation, toutefois, n'est pas sans s'accommoder d'un certain flou ; aussi bien est-il parfois difficile de savoir très exactement ce qui relève du domaine instinctif ou de celui de l'apprentissage. Ainsi explique-t-il longuement, thème adlérien du pouvoir à l'appui, comment s'éveille "l'intérêt spirituel". "Le petit enfant, dit-il, est sous l'emprise du désir de domination... la forme la plus primitive par laquelle s'exprime l'amour du pouvoir" (ib. p. 22). Ce pouvoir, l'enfant le manifeste par rapport à son propre corps ; "il (essaye) d'acquérir le contrôle de sa main" et "après en avoir étudié les mouvements involontaires, il (s'aperçoit) qu'il (peut) la faire bouger et jusqu'à un certain point, en diriger les mouvements. Tous ses efforts (sont) tendus vers un seul but, mettre ce point dans sa bouche... mais, dès l'instant où il (commence) à exercer ce pouvoir d'action délibérée, il (rencontre) des difficultés dont il (tire) leçon. Ses efforts répétés (augmentent) son pouvoir et cela (éveille) en lui un immense intérêt. Cet intérêt est une activité spirituelle" (ib. p. 10) ... : "Faire plutôt

que posséder va être le principe de sa vie..." (ib. p. 11)...

"l'enfant se créera sans cesse de nouvelles difficultés poussé par le désir impulsif d'accroître le sentiment de sa puissance, (d'étendre) son champ d'action et ses ambitions... et poursuivra ainsi sa propre éducation. Il suivra ce même principe sa vie durant" (ib. p. 20).

La reconnaissance d'une force vitale comme la spiritualisation de l'instinct sexuel n'excluent pas chez LANE une référence précise à la sexualité. Ce flou illustre la difficulté de ces éducateurs novateurs à se situer par rapport aux théories de JUNG et de FREUD, auxquelles s'ajoutera l'hypothèse adlérienne. LANE reconnaît les manifestations génitales chez les enfants et, s'il ne les nomme pas, fait allusion aux stades oral et anal et attribue un rôle au plaisir que prend l'enfant lors de la tétée ou de la défécation. Ce plaisir, pour reprendre l'idée freudienne, ici complètement inversée, fonctionne en étayage. "Ce n'est pas le désir de nourriture dit LANE mais celui du contact du sein maternel qui est à l'origine de son désir conscient" (ib. p. 24); "s'il doit attendre, souligne-t-il encore, ce désir devient plus violent et se satisfait plus vite... l'enfant (risquant d'en arriver) à être sous alimenté" (idem).

Mais le plaisir fonctionne aussi comme "étayage au second degré". Le plaisir de la succion aide en effet à l'éveil de la spiritualité. L'enfant porte sa main à sa bouche parce qu'il n'a "qu'une seule source de satisfaction.. sa bouche" et "veut en jouir souvent". C'est pourquoi, ayant fait la découverte extraordinaire qu'il (peut) diriger la main à volonté, il (veut) (par) un mobile purement égoïste et primitif... employer ce pouvoir fraîchement acquis à satisfaire son plaisir"(ib. p. 10)... "C'est alors que l'effort... lui (révèle) la source insoupçonnée d'un intérêt encore plus grand" (idem), "l'intérêt spirituel" (ib. p. 20). Sur cette révélation, LANE aura avancé des explications plus orthodoxes. "Lorsque l'enfant est sevré, expliquait-il par exemple, la valeur nutritive de la nourriture qu'il reçoit sous une forme nouvelle, à la bouteille ou à la tasse, reste la même ; ce qui ne sera

pas pareil et, au contraire, infiniment réduit, ce sera la quantité de plaisir qu'il éprouve au toucher. Et c'est précisément la différence entre le plaisir éprouvé naguère au sein qui mesure la quantité d'énergie libérée pour le développement mental. Car la somme d'énergie reste constante et elle doit inévitablement trouver à s'employer d'une manière ou d'une autre... La diminution du plaisir sensuel au contact de la tasse mesure la capacité de développement mental de l'enfant"... (ib. p. 33). Ainsi la révélation prend-elle des airs de sublimation... Il y a là une analyse qui, élaborée sans doute pendant les années du séjour de NEILL en Europe, aura échappé à ce dernier.

NEILL, dont on a vu justement qu'il reprenait les stades de LANE, se sera, lui aussi, trouvé confronté à la question du fondement même de l'activité humaine. Sur ce point, l'année 1920 est effectivement celle du doute et, peut-être plus encore, de l'embarras. Il semble hésiter à choisir entre la théorie de LANE, qui, sans doute, correspond mieux à son besoin de spiritualité, et les analyses freudiennes susceptibles de l'attirer peut être moins pour leurs possibilités explicatives propres que pour leur capacité de choquer les moralistes ; mais c'est le discours de LANE, singulièrement réduit et comme vidé de toute chaleur, qu'il reprend en 1920, privilégiant d'ailleurs le thème adlérien. Se référant à la "merveilleuse description de LANE" (ib. p. 182), il montre l'éclosion du pouvoir avec la découverte par l'enfant de ce qu'il peut, par sa "seule volonté, bouger sa main" (idem). Il voit là l'oeuvre d'"instincts (qui) poussent (l'enfant) à maîtriser son environnement" ; "son pur égoïsme" d'ailleurs n'est que le résultat de ce pouvoir exercé sur "lui-même". "(L'enfant) a découvert le pouvoir"... (idem) et ce "désir de pouvoir" ou cet "amour du pouvoir" est "la chose la plus vitale dans (son) évolution... (ib. p. 181). "C'est (en effet) le désir de pouvoir qui fait que les petits garçons veulent être conducteurs d'engins" (idem). "La même force, qui va régir son comportement pour le reste de sa vie, entre en action et il veut utiliser ce pouvoir nouvellement découvert pour des buts qui vont faire augmenter sa joie de vivre" (ib. p. 182). Ainsi l'enfant passe-t-il d'"une force... purement matérielle" à un "désir... comportant un élément spirituel" (ib. p. 183). L'embarras

pourtant est bien là. Il y a "le désir de pouvoir", mais il y a aussi "d'autres forces", parmi lesquelles "l'instinct sexuel" (ib. p. 181). La théorie freudienne garde encore son attrait.

Les lecteurs ne sauront rien de plus. En 1922, il est rappelé qu'il existe une "explication freudienne", et un "point de vue adlérien" (1922 p. 126), "un instinct du moi (égo-instinct)" (ib. p. 22) qui permet la conservation, "un instinct sexuel (sex-instinct)" (idem) qui permet la perpétuation (ib. p. 44). Il ne manque pas d'illustrer son propos en expliquant que "la jalousie appartient au premier" (ib. p. 22). Les lecteurs apprennent en fait des choses bien plus merveilleuses. En effet, si 1920 est le temps du doute, 1922, temps du séjour agréable à Hellerau est aussi celui de l'imagination la plus débridée à laquelle la métapsychologie, ce qu'il a retenu des analyses jungiennes et l'influence des théosophes offrent un champ d'action privilégié. En 1920, NEILL avait bien mentionné l'inconscient (1920 p. 14) lieu des désirs cachés chez l'adulte (ib. p. 16). En 1922, il dispose d'une autre notion : l'inconscient collectif. Dès lors, pour lui, existe à l'oeuvre derrière les instincts, une "force vitale originelle" (1922 p. 44), donnée "par DIEU qui l'a transmise par l'inconscient collectif" (idem).

NEILL n'est guère prolix à propos de cette force qu'il appelle parfois libido (ib. p. 189) mais qui n'a guère de la libido que le nom ; tout simplement note-t-il que "cette force vitale originelle conduit vers le bonheur" (ib. p. 181). Cette reconnaissance de l'oeuvre de DIEU - qui semble, ajouterions-nous volontiers, lui permettre de dire qu'"il n'y a rien à objecter à propos de la sexualité ou des fonctions corporelles" (ib. p. 44)- n'est pas sans souffrir d'autres hypothèses. "Je préfère une théorie qui considère la libido ou la force vitale comme une vaste mer, un océan maternel, avec des bas-fonds et des abîmes. Ce serait l'inconscient universel. L'enfant en naissant tire de cette mer une portion de libido ; des différents fonds, les fleurs, les arbres, les animaux, les insectes tirent leur portion respective. L'enfant ou la fleur meurent et la libido retourne à l'océan maternel, apportant quelque chose de

nouveau. Il est possible que la fleur ou le chien n'apportent rien de nouveau ; mais l'homme sûrement ; il retourne à l'universel en apportant quelque chose de nouveau... son inconscient personnel. Ainsi l'océan maternel s'enrichit..." (ib. p. 183).

Ce discours allégorique qui ne devait pas laisser insensible les théosophes, n'est pas sans céder la place parfois à quelques notes plus pessimistes. NEILL avertit ses lecteurs de certaines de ses préoccupations. Il confie que, "après beaucoup de lectures et de conférences", il en était venu à "croire que l'enfant naît avec une force vitale qui le conduit vers le bonheur" et que "à cause du père et de la mère (qui donnent) une conscience à l'enfant ... la libido de l'enfant est déviée du bonheur vers la misère, du désir de vivre au désir de mourir"; il expliquait "l'attitude négative par rapport à la vie qui est si universelle, par la seule fausse éducation" (ib. p. 180). NEILL, que rien n'arrête, révèle, semblant sûr que ses lecteurs ne sont en rien au courant de l'évolution des idées freudiennes, que, "après beaucoup d'études d'enfants d'autres pays"... , il est "porté à penser que les caractéristiques négatives de la nature humaine viennent avec nous de loin... que, si un enfant était élevé par l'électricité sur une île déserte, il entrerait plus tard dans la société humaine avec une psychologie masochiste et mortifiée" (idem). "Une partie de notre conscience vient avec nous" et "l'enseignement des moralistes n'est pas suffisant pour expliquer la peur et la haine du sexe par exemple..." (ib. p. 181). Les pensées pessimistes sont rares chez NEILL et ne durent pas. Ainsi affirme-t-il le contraire quelques pages plus loin (ib. p. 238).

L'année 1926 voit le retour à un discours beaucoup plus serein. Il rappelle en effet l'existence de la "force vitale ... que l'enfant apporte avec lui..." et qui "le pousse à manger, à explorer son corps et satisfaire ses désirs" ; "nous savons maintenant, qu'il n'y a rien de statique en l'enfant, (qu') il est un besoin dynamique , (qu') il cherche à réaliser ses désirs dans l'action", et que ce faisant "il obéit à la volonté de DIEU" (1926 p. 17). Au service de cette force "...deux instincts principaux

généralement admis, l'instinct de conservation de soi et l'instinct de propagation de la race ou, comme ils sont parfois appelés l'égo instinct et l'instinct sexuel" (ib. p. 29). L'instinct de conservation, c'est l'instinct de "l'égo fait par DIEU" qui, d'ailleurs, s'oppose à l'égo que "façonne l'éducation morale" (ib. p. 20) ; c'est l'instinct "du désir humain de perfection" que COUE a "exprimé" (ib. p. 23). "Après tout dit-il, il y a peut-être un péché originel... le péché originel de chercher la perfection" (ib. p. 25). L'instinct de conservation... c'est aussi "l'instinct de pouvoir" (idem).

L'instinct sexuel quant à lui ne se trouve être l'objet d'aucun développement. Il souligne simplement que, "s'il y a du sexe en toute chose, il y a du pouvoir en toute chose" (ib. p. 61) et regrette que "trop peu d'importance (soit) attachée aux théories du pouvoir d'Alfred ADLER" (ib. p. 66) dans lesquelles il est "conduit à voir bien plus de valeur qu'en celle de FREUD" (ib. p. 86). "Trouver la supériorité lui paraît en effet une nécessité vitale pour chaque homme" (ib. p. 96). Pour l'enfant, "le bruit et la curiosité" (ib. p. 71) sont les moyens habituellement utilisés.

Au terme de ces réflexions, NEILL peut dire que, "contrairement aux nombreux psychologues (qui) croient que l'enfant ne naît ni bon ni mauvais mais avec des tendances à faire le bien et le mal ... il pense qu'il n'y a pas d'instinct criminel ni de tendances naturelles à faire le mal" (ib. p. 199). C'est sensiblement le même discours que retrouvent six ans plus tard ses lecteurs fidèles. Pour lui, "deux facteurs" (1932 p. 238), deux "instincts" (ib. p. 11), deux "pulsions" (ib. p. 238), de "possession" mais aussi et surtout de "création" (ib. p. 11) régissent notre vie. Sans doute la création a-t-elle quelques rapports avec la sexualité puisqu'aussi bien "le sexe peut passer symboliquement pour de la création" (ib. p. 17). Quoi qu'il en soit "ces deux facteurs appartiennent à l'inconscient" (ib. p. 107) dont FREUD "trente ans plus tôt... a montré que c'était la partie vitale et dynamique de notre comportement" (ib. p. 238), et qui diffère de l'inconscient personnel que l'enfant est "forcé d'acquérir" (ib. p. 239). "Cet

inconscient impersonnel originel est bon. Il est vraiment bon" (ib. p. 184). Ainsi, "le seul guide sûr est l'instinct" (ib. p. 181).

Dans les années suivantes, NEILL lit Sex and Repression in Savage Society de MALINOWSKI. Ainsi découvre-t-il que la "psychologie moderne" prouve que "la nature humaine est originellement bonne" (1939 p. 110). REICH pareillement le conforte dans son discours. Il repère en effet trois couches dans la structure caractérielle de l'homme. Pour lui "dans la couche superficielle de son être, l'homme moyen est réservé, courtois, compatissant, conscient de son devoir, consciencieux... , la couche moyenne... se compose exclusivement d'impulsions cruelles, sadiques, lubriques, cupides, envieuses... Cette couche représente l'inconscient ou le refoulé de FREUD, ou dans le langage de l'économie sexuelle, la somme de toutes les pulsions secondaires... C'est le résultat de la répression d'impulsions biologiques, primaires ... Au plus profond de la base biologique de l'animal humain dit enfin REICH, on découvre en règle générale, la troisième couche, la couche inférieure que nous appelons le noyau biologique. Dans ce noyau l'homme est-pour peu que les circonstances lui soient favorables-un animal honnête, travailleur, coopératif, aimant qui dans un contexte rationnel donné, sait aussi haïr" (REICH 1970 p. 9). Il n'est ainsi pas surprenant de voir NEILL déclarer que "l'inconscient est créateur, instinctif et plein de joie" (1936 p. 36), ce qui d'ailleurs ne l'empêche pas de dire l'inverse, notant en effet que "la création et la possession sont innées en chacun de nous", mais que si "la création est la vie elle-même, mouvement, amour, joie, bonheur , la possession qui commence dans le ventre de la mère cherche toujours la sécurité dans la mort ... Lorsqu'un homme crée, il est pleinement vivant mais, lorsqu'il s'accroche lui-même à la possession, il est mort spirituellement" (idem).

Cela ne signifie d'ailleurs en rien un retour vers FREUD. La sexualité n'est toujours pas inscrite au "coeur de l'expérience humaine" ; NEILL s'insurge même contre cette idée. "Je ne suis pas freudien, je ne crois pas que le sexe soit toujours le leitmotiv inconscient de la vie" (ib. p. 148). "FREUD, a tort

en affirmant que le sexe conduit notre vie : ce n'est pas le sexe, c'est la nourriture" (ib. p. 175). L'idée est nouvelle et se trouve reprise et développée l'année suivante : "La nourriture est la chose la plus importante dans la vie de l'enfant, bien plus importante que la sexualité... Cela est naturel... (puisque) le sexe est quelque chose en contact avec l'extérieur, tandis que l'estomac est égocentrique, égoïste..." (1937 p. 88)... "la psychologie de l'enfant doit être cherchée dans ses goûts" (ib. p. 89).

Avec cet argument se termine un long discours tenu depuis les années vingt sur la force vitale, inductrice d'un pouvoir immanquablement mis au service de DIEU, de la création, de la perfection. Les élans vont en effet laisser peu à peu la place au vide, que combleront mal quelques phrases privées de tout enthousiasme, ou quelques harangues singulières, telle celle de 1939, où il prévient le lecteur enseignant que son "attitude réprimée par rapport au sexe peut le conduire à surestimer la psychologie du Docteur Alfred ADLER, une doctrine qui peut attirer les timides que FREUD effraie avec sa théorie sexuelle" (1939 p. 80). Ainsi n'est-il pas surprenant de le voir déclarer que "la vérité est que personne ne sait ce qu'est la nature humaine" (ib. p. 179), gardant à "l'esprit toutefois", en se basant sur "l'exemple de l'école, qu'elle pourrait se révéler comme bonne, charitable et bienveillante" (ib. p. 180).

Dernier soubresaut d'une pensée vidée de ses certitudes, mention est faite en 1945, comme pour une dernière parade, du besoin de perfection posé comme "instinct" (1945 p. 52), ce que démontre le fait que les enfants libres ne sont "jamais cruels" (ib. p. 106), "qu'ils font preuve d'une sagesse qui peut surprendre" (1953 p. 36), ne sont jamais "agressifs" (idem - noté in 1967 p. 10). Ainsi se trouve-t-il naturellement fondé à penser, avec "ceux qui ont vu des enfants libres ... , que l'opinion de beaucoup de psychologues, particulièrement des freudiens, selon laquelle la nature profonde de l'homme doit être réprimée, disciplinée, sublimée n'a pas de sens" (ib. p. 64) ; il s'autorise ainsi à balayer d'un trait de plume "l'axiome freudien selon lequel on doit faire face et s'adapter soi-même à la réalité" (ib. p. 59) : "si un

enfant naissait dans un camp de concentration, s'écrie-t-il pour mieux convaincre selon un mode de pensée maximaliste qui lui est propre, ce serait la réalité, mais cela serait-il bon pour son développement" (ib. p. 41). "C'est là, dit-il la différence fondamentale entre l'école freudienne et l'école reichienne ... REICH, poursuit-il, croit que la vie n'est pas un mal, que l'Inconscient n'est pas un mal, que tous les maux individuels et sociaux sont l'oeuvre de l'homme, résultat de l'interférence avec le processus de vie" (ib. 64). "Les freudiens ont étudié le mauvais enfant" (ib. p. 36).

En 1960, NEILL semblera pleinement se rallier à FREUD. "FREUD vit la sexualité comme la force derrière la conduite humaine - tout honnête observateur ne peut qu'être d'accord avec lui" (1970 p. 187). Pourtant, l'allusion à la libido ne manque pas de cohabiter avec la reconnaissance, vestige d'une pensée depuis longtemps éteinte, "d'un élan vital... volonté et besoin inconscients de vivre, ...élan vital (qui) le pousse à manger, à explorer son corps, à satisfaire ses désirs, ... (à agir) comme la nature demande qu'il le fasse, comme il a été créé pour le faire" (ib. p. 222). Ce même élan vital guidera l'enfant vers le culturel puisqu'aussi bien NEILL ne peut que regretter que "sa voix primordiale entre en collision avec celle de l'instruction" (idem). Cette concession ambiguë faite à FREUD ne devait guère durer puisque, en 1972, il dira regretter de s'être montré freudien (1980 p. 342).

Sur cette question, NEILL n'a donc jamais eu une réflexion qui puisse constituer une réponse aux autres approches. Plongé, en 1920, avec New-Era dans le mélange des courants freudien, jungien, adlérien et théosophique, il n'a jamais pu réellement s'en défaire. Ainsi, sa pensée, dans les années soixante-dix, n'en constitue-t-elle qu'une lointaine survivance. Lui qui, très tôt, reprochait aux freudiens d'être eux-mêmes effrayés par la sexualité, n'a jamais en fait adhéré à l'hypothèse de l'énergie libidinale comme d'ailleurs à celle de l'instinct d'agression. De même, il n'a

même jamais entamé une critique solide des autres théories.
Cultivant le flou, et arguant d'un élan vital nécessairement bon,
il a pu ainsi justifier à ses yeux, ses principes et pratiques,
sans se soucier de les analyser très à fond ni de réfléchir à leur
caractère contradictoire.

CHAPITRE XII

Psychopathologie et médecine de l'âme

Les considérations précédentes rejettent ainsi toutes celles désormais établies et admises à propos du développement de l'enfant. Elles ne peuvent guère ne pas avoir d'incidence sur la question, importante à Summerhill, de la rééducation. NEILL aura mis beaucoup de fougue à repérer les perturbations de la bonne nature. Quelles sont-elles ? Comment les explique-t-il ? Comment conçoit-il son travail de rééducateur ? N'est-il pas contradictoire de confier à un adulte nocif, ce travail ? Les questions sont nombreuses et importantes.

Par certaines de ses formulations, LANE a pu constituer encore un guide facile à suivre. Il explique ainsi que "tous (les) défauts à venir (de l'enfant) ... sont le résultat d'un détournement de (l')énergie créatrice" (op. cit. p. 26), que si nous, adultes, "attachons plus d'importance à la possession qu'à la création, alors que l'enfant s'intéresse surtout au spirituel", c'est parce que "le principe créateur ou spirituel (est) affaibli"... (ib. p. 11). Or, ce type de raisonnement, qui n'exclut pas chez LANE des approches plus fines et plus opérationnelles ne manque pas de séduire NEILL qui, dès 1920, note que "toute limitation conduit l'enfant à exprimer son intérêt créatif d'une manière anti-sociale" (1920 p. 28), qu'"un mauvais comportement est le résultat d'un désir pervers de faire le bien", que "la destructivité est simplement de la constructivité fourvoyée" (ib. p. 245). Ce mode d'analyse ne se perd point et, en 1926, il note que les "essais de

façonner... (changent)... en démon... DIEU que chaque enfant à en lui" (1926 p. 136), que "la haine et la rébellion ne sont que de l'amour et du pouvoir fourvoyés", qu'il n'y a que "le pouvoir fourvoyé ... qui... travaille pour le mal" (ib. p. 72), que "le désir de vivre peut être changé en désir de mourir" (ib. p. 64), que, lorsqu'il y a "désir de mourir... résultat de l'enseignement moral", c'est "que la force vitale originelle a été déviée à sa source" et qu'"elle n'a jamais eu de pleine possibilité d'expression" (ib. p. 33). En 1960, il dit encore que "la cruauté est de l'amour pervers" (1970 p. 238).

Avec des notions telles que celles de fixation, de régression, ou avec la mise en évidence d'un processus comme celui du refoulement, FREUD offre à NEILL l'essentiel des matériaux nécessaires à son discours. C'est que, de tous ces concepts, le sens est aisé à forcé. La théorisation de LANE n'y échappe pas non plus. "si le désir instinctif est satisfait, note le directeur de la Petite République, il n'est pas rendu, comme le dit FREUD, permanent" (op. cit. p. 80). "Tout développement instinctif au sujet duquel il n'est pas donné à l'enfant, en temps voulu, permission et encouragement, droit d'usage et facilité d'expansion, persistera sous sa forme infantile et étant pour cette raison réprimé par l'enfant, échappera au contrôle du moi conscient. C'est là ce qui arrive si souvent dans le domaine de la sexualité" (ib. p. 120). Cela arrive aussi pour toutes les manifestations enfantines... "Si l'affirmation, l'imagination restent les mêmes dans la vie d'adulte, alors dans les mêmes proportions, la vie sera malheureuse et imparfaite, pleine de survivance infantile ; si au contraire, elles se sont développées librement dans les jeunes années, elles évolueront, non comme des survivances pétrifiées et illogiques, mais comme les potentialités, en matériaux vivants d'une nouvelle synthèse, qui les contiendra, les amplifiera et les recombina toutes" (ib. p. 56).

"Les fictions de l'âge d'imagination... ne sont pas des mensonges, ...elles sont une condition d'évolution... elles sont utiles, nécessaires et normales... Humilier (l'enfant) à cause de ses rêveries, lui faire la morale et lui dire que ce sont

des mensonges, c'est faire de lui un menteur lorsqu'il sera plus âgé. C'est lui refuser le droit de vivre librement ses années d'imagination, d'exploiter pleinement leurs possibilités pour les dépasser ensuite ; c'est l'attacher au désir insatisfait qui, prolongé, le tourmentera et le fera échouer à l'école et dans la vie" (ib. p. 57). Pareillement si l'enfant à l'âge de l'affirmation de soi "ne se réalise pas avec ses possibilités, il sera plus tard, dans la vie, un criminel ou un esclave" (ib. p. 77). "L'interdiction et la répression (du) désir de faire du bruit réapparaîtront un jour et l'enfant sera plus tard bruyant de la manière la plus inopportune" (ib. p. 13). "En maîtrisant l'indépendance de l'enfant, nous augmentons le désir de l'obtenir" (ib. p. 80) ; "réprimer l'agressivité d'un enfant le rendra plus tard plus agressif et anti-social... Il se vengera de ses souffrances par le crime ou par des actes de cruauté" (ib. p. 81). "Exiger d'un enfant qu'il ne soit pas égoïste, c'est désirer quelque chose qui n'existe pas encore et c'est créer de profonds obstacles spirituels entre l'enfant et ses parents ... Les traits caractéristiques de la conscience enfantine (égoïsme et désir de puissance personnelle simple et durable) disparaîtront dans le subconscient de l'adulte dont la croissance spirituelle aura été normale" (ib. p. 21).

LANE résume ainsi sa pensée : "toute punition, toute crainte entraîne l'enfant dans des formes d'immoralité plus profondes que celles que l'on essaye de guérir" (ib. p. 13). "Si lorsque nous avons affaire aux enfants, nous leur permettons d'exprimer leurs tendances inconscientes sans leur imposer aucune idée de bien ou de mal , ils se purifieront d'eux-mêmes... Chez l'adulte réellement parvenu à la synthèse, à l'état d'unité, il n'y a pas de résistances inconscientes à vaincre, pas de fatigue nerveuse, nulle énergie gaspillée. Grâce à la synthèse , chacune des forces qui a été différenciée à chaque stade de l'évolution (devenant ainsi dominante) a été fusionnée dans l'unité intérieure" (ib. p. 121).

Ce discours comportait en fait deux dangers que NEILL lui-même n'allait pas percevoir comme tels et qui devaient marquer toute sa réflexion. Tout d'abord le point de vue est sans nuance.

Rien ne semble, dans l'homme devoir être contrôlé, réfréné. On voit ici le lien possible avec le principe de l'épuisement de l'intérêt. LANE, d'autre part, même s'il note que "chacun de nous, dans son inconscient a quelque chose de ce caractère possessif et anxieux", met quasi exclusivement l'accent sur l'environnement dans la genèse des troubles psychologiques. Rien, dans l'individu, ne peut y participer. Sans doute, sur ce point, fut-il influencé par sa propre éducation et induit en erreur par ce que pouvait lui dire ses patients. Il risquait ainsi de prendre pour explication ce qui n'est que symptôme.

Pour lui, "l'explication de toutes les névroses d'angoisse" se trouve dans l'utilisation à des fins nouvelles des angoisses jadis définitivement associées à des peurs au sujet de l'éternité. Chaque nouveau malheur s'enchaîne avec la somme des anciens... les peurs inconscientes ... détachées de toute attitude consciente vis-à-vis (du paradis)... sont prêtes à changer et à polariser notre attitude vis-à-vis (de tout) problème : ... examens, ... futur immédiat, ... lendemain. Il est certain que la psychanalyse de manuel soupçonne à peine (la) véritable cause, qui est une cause religieuse" (ib. pp. 118-119). Compte tenu de sa propre éducation, on conçoit aisément que NEILL ait pu adhérer aisément à une telle analyse et en faire le principe de toute sa réflexion. C'est ce qui est advenu.

En expliquant qu'un désir réprimé ne meurt pas mais "s'enferme simplement dans l'inconscient" (1920 p. 23), NEILL se dote, pour sa réflexion, d'un cadre théorique à la mesure de ses excès ; toute répression est fâcheuse et l'influence de l'adulte est déterminante. Les exemples ne manquent pas. "L'enfant à l'âge de l'affirmation de soi doit être libre de toute autorité. Si l'autorité sous la forme du père, de la mère s'interpose pour réprimer cette affirmation de soi, le gars devient un ennemi de toute autorité et très souvent antisocial... Le rebelle dans le camp socialiste est un bon spécimen d'homme dont la période d'affirmation de soi a été abîmée par l'autorité" (ib. p. 185).

En 1926, NEILL redit qu'"un désir insatisfait continue à vivre dans l'inconscient", que "la répression et le silence conduisent à refouler" (1926 p. 19). Il applique cela à "l'affirmation de soi", au "bruit" mais aussi, thème privilégié chez lui, à l'égoïsme : "il ne faut pas... encourager (l'enfant) à partager avec son petit frère..., car en réprimant l'égoïsme... sa mère (le) fixe et l'enfant restera égoïste"(ib. pp. 18-19). En 1920 il écrivait déjà que "les lectures moralisantes (ne soignent pas) l'égoïsme... (mais le plongent) dans l'inconscient... que l'égoïsme de l'adulte est un des résultats des lectures moralisantes dans l'enfance, car pas un désir et pas une émotion ne restent enterrés pour toujours" (1920 p. 185).

En 1932, il "répète ce qu'(il a) déjà dit dans les précédents ouvrages , - l'importance du sujet justifie la répétition - que l'imposition extérieure joue au niveau de l'inconscient" (1932 p. 240)... "Toute interférence avec un intérêt... le pousse dans l'inconscient, le fixant à jamais" (ib. p. 239). Or, le drame de l'enfance est bien que "la création s'exprime par le chahut... et... la destruction" (ib. p. 13). De ce fait, l'adulte intervient toujours et "ne laisse pas l'enfant jouer autant qu'il le veut", faisant ainsi que "l'instinct de jeu... s'atrophie ; l'enfant est volé de sa propre vie" (ib. p. 214) et peut d'ailleurs "être conduit à voler lui-même puisque le vol peut être considéré comme le vol d'une vie d'enfant" (idem). Plus grave encore, "la création... devient... taboue" et "l'enfant est forcé de rechercher le côté inférieur du comportement - le côté passif, possessif. Le freinage de l'activité créatrice le force à rechercher des plaisirs qui appartiennent à un stade antérieur de son développement. Il régresse... il cherche le sensuel dans la vie... il cherche les premiers plaisirs d'être bercé et embrassé" (ib. p. 13).

Si à cette époque, la sexualité n'est qu'un intérêt spirituel, les considérations sur la répression de ses premières manifestations occupent une place considérable. "Le besoin d'exhibition, réprimé à cause des conventions et de la société... s'enfouit dans l'inconscient et bien des années plus tard... réapparaît

sous la forme sublimée de paraître en public" (1920 p. 23). "Le vol... acte symptomatique... est souvent quelque chose comme ça : un enfant a été puni pour ses activités sexuelles ; plus tard, il brise un étalage et vole un article. Activités sexuelles et vol ont ceci en commun qu'ils sont tous les deux interdits, mais le garçon a découvert que l'on faisait plus de bruit à propos des activités sexuelles qu'à propos du vol. Ainsi, lorsqu'il est animé par une poussée sexuelle, il n'ose pas la satisfaire, mais son désir sexuel trouve un substitut ; il s'en va vers la chose interdite, associée, l'article sur le comptoir de la boutique... (ib. p. 119). Cette théorie sera reprise deux années plus tard (1922 p. 252).

La masturbation infantile est pour lui une question fondamentale. "La première correction que la mère donne lorsque l'enfant touche ses parties génitales fait du sexe la chose la plus fascinante et la plus mystérieuse du monde... Interdire le fruit, c'est le rendre délectable et attirant" (1926 p. 34). Ainsi est-ce "l'éducation qui a mis du sexe en toute chose" (ib. p. 43). Dès lors, la "masturbation devient la chose importante dans la vie de l'enfant et son inconscient est en permanence concerné par la grande question... Les enfants sont recroquevillés, misérables, incapables d'aucune concentration... souvent énurétiques" (1932 p. 227). La "répression peut colorer... l'attitude générale (de l'enfant) pour la création dans la vie ... car celui qui réprime le sexe, réprime les activités créatrices de toute sorte" (ib. p. 17).

Durant toutes les années qui vont précéder la guerre, le propos ne changera pas. "C'est l'interdit parental qui fait de la masturbation un complexe si grand et, plus l'interdit est puissant, plus profond est le sentiment de culpabilité et plus grande la compulsion à s'y adonner... L'enfant bien élevé... qui n'a pas de sentiment de culpabilité... n'a pas d'intérêt spécial pour (elle)" (1937 p. 76). "Le sexe pour lui n'a pas l'attraction de quelque chose de mystérieux" (ib. p. 70). C'est pareillement "l'absence de culpabilité ... (qui) a permis un record de 16 ans sans signe d'homosexualité à Summerhill" (ib. p. 76). Toutefois, certaines considérations viennent parfois troubler l'inlassable

répétition. "C'est notre attitude choquée qui donne à l'enfant son attitude par rapport ... aux matières fécales et à leur odeur , ...pour lesquelles il n'y a naturellement... rien de choquant" (ib. p. 83). En 1926, il notait déjà que "le petit chat et le veau n'ont pas de complexes à propos des excréments" (1926 p. 62). Il note en outre que "les excréments de l'homme dégoûtent parce que sa nourriture n'est qu'un sale mélange de produits artificiels". Pour les animaux, il en va autrement puisqu'"on peut ramasser un crottin de cheval sans dégoût"(1937 p. 83). A Summerhill, ce problème est de beaucoup résolu puisque les enfants ont "une alimentation équilibrée" ; cela, d'ailleurs, lui permet de conclure que "si l'humanité pouvait se nourrir uniquement de fruits, de légumes et de grains crus, le complexe anal disparaîtrait presque" (ib. p. 83).

Après la rencontre de REICH, les discours sur les conséquences de la répression de la sexualité sont décuplés et NEILL n'a à ce sujet aucune incertitude. Les conséquences ont pour noms "impuissance, frigidité, sadisme, masochisme" (1945 pp. 80-81), "exhibitionnisme, rapt et assassinats d'enfants" (ib. p. 82), "prostitution, pornographie" et "sexualité du type carte postale française" (ib. p. 83), "langage obscène... inscriptions obscènes... dans les W.C." (ib. p. 85) mais aussi "masturbation", cette masturbation qui "comporte toujours un sentiment de culpabilité parce qu'elle est égocentrique et forcée" (ib. p. 92), masturbation qui "disparaîtrait dans un monde de sexualité jeune" (idem), qui "cesserait lorsque la vie sexuelle commencerait" (ib. p. 82). Cette répression est aussi bien sûr et plus généralement responsable de "la haine", des "misères", des "crimes", des "scandales", des "névroses", des "maladies du monde" (ib. p. 25) et bien sûr de "la guerre" (ib. p. 80).

Cette argumentation est, pour l'essentiel, reprise en 1953. Mais il souligne aussi que "le conditionnement anti-vie gâte le désir d'aimer et d'être aimé chez les enfants de 7 ans à l'adolescence" (1953 p. 38); il "transforme ce qui devait être un paisible jeu génital... en un jeu de mains sadiques" (idem)

de la part "des garçons", ce que "les filles... (acceptent)... comme normal" (ib. p. 56). Par ailleurs, la sexualité réprimée s'attache à n'importe quel objet... un gant, un mouchoir, de la lingerie, des corps... n'importe quel corps de femme..." (ib. p. 28). Cette répression conduit donc à "l'amour libre... promiscuité... élément de luxure sans tendresse, sans chaleur, sans amour... stade avancé de la masturbation ; Le jeune se masturbe en imaginant quelque jolie femme et cette rêverie change sans cesse". "La promiscuité sexuelle est de la masturbation où la jeune fille rêvée change sans cesse" (idem). A quelques considérations près et surtout à quelques suppressions près, il y a l'essentiel de ce que retrouvent en 1970 les lecteurs de Libres enfants de Summerhill.

o
o o

Peu embarrassé pour établir la longue liste des perversions de la bonne nature, NEILL ne l'était guère plus pour dresser la liste des responsables. Moralistes, enseignants, prêtres furent, nous l'avons vu, des cibles privilégiées. Ils ne sont toutefois pas, dans l'esprit de NEILL, les responsables premiers. Simplement, ils prennent le relais de ces autres façonneurs que sont les parents. "L'attitude du père ou de la mère ou des deux, fait (d'eux) le principal facteur dans la vie de l'enfant" (1932 p. 16).

Pour être tous deux responsables, les parents n'en sont pas moins l'objet de critiques spécifiques. Celles-ci sont surtout recensées dans l'ouvrage de 1932, consacré aux "parents à problèmes". Certains points de vue ne manquent pas d'originalité et sur le fond, NEILL ne changera jamais d'avis. A propos de la mère tout d'abord,

il retient l'enseignement de LANE, qui faisait porter sur elle nombre d'accusations. Elle était, pour lui, responsable du "péché originel" (op. cit. p. 11), péché par lequel "le principe créateur ou spirituel est affaibli" (idem). De cette explication, LANE avait fait comme le dira souvent NEILL une parabole. On se souvient comment s'éveille selon LANE, "l'intérêt spirituel" lorsque l'enfant, sous l'emprise de sa pulsion de découverte et de création, voit tous ses efforts mobilisés pour la réalisation d'une seule tâche, mettre son poing dans sa bouche. Or, la mère "(ayant) remarqué ses efforts et s'apercevant que les difficultés qu'il (éprouve) l'agitent... (place) elle-même le poing dans sa bouche". Ce faisant, "elle lui (dérobe) son succès et son énergie créatrice (est) frustrée" (ib. p. 11). Ainsi l'enfant apprend-il "le désespoir" (ib. p. 15). C'est donc la mère qui le conduit à privilégier "le posséder" plutôt que "le faire" (ib. p. 11). NEILL reprend sur plusieurs pages cette parabole pour dire à son tour comment la mère, par une "fausse analyse..., empoisonne ses facultés créatrices" (1920 p. 183) et souligner en 1932 que cette (interférence) avec l'activité créatrice, cette (destruction de) la première activité spirituelle ... est vraie pour tout enfant" (1932 p. 10).

Le lien avec la répression des manifestations sexuelles est ici évident. Dès lors, "la mère devient le démon pour l'enfant" (ib. p. 240). La répression conduit à des "constellations mère-sexe" dont il montre l'existence en 1922, notant que si "la mère dit que le sexe est mauvais et défendu, la mère et le sexe sont toujours associés dans l'inconscient de l'enfant" (1922 p. 252). En 1926, il explique que "les nombreux pauvres gars, arrêtés pour des actes sexuels infantiles, montrant des cartes obscènes devant les écoles de jeunes filles, jetant de l'encre... sont des hommes qui ont eu des mères moralisantes" (1926 p. 19). Ce sont encore elles qui, "en réprimant les instincts donnés par DIEU... apprennent aux enfants à se haïr eux-mêmes" (ib. p. 26). En 1932, il ajoute "la constellation mère-feu" mais le problème principal reste la masturbation, qui n'est rien moins qu'"une constellation mère-sexe" (1932 p. 17). Le problème lui semble d'autant plus complexe que "la mère la réprime... alors qu'elle (la) fait connaître...

lors de la toilette"... (ib. p. 16). "La mère, celle qui donne la vie, la chaleur, la protection, devient la grande figure dans la vie de l'enfant : son enseignement moral l'attache à elle fermement et lui fait voir aussi ce qu'il y a de passif et de possessif dans la vie" (ib. p. 24). "Il est possible, rassure-t-il cependant, pour une mère d'élever son enfant sans occasionner des conflits et sans donner de complexes à propos du sexe, si elle a dépassé les siens" (ib. p. 16).

A ce reproche adressé à toute mère s'ajoute celui que méritent les mères trop possessives, à cause de qui "l'enfant (a peur) de la liberté et (a envie) de rester dans (les) jupons . La nature demande que les jeunes quittent leur mère et affrontent la vie sans protection maternelle". Empêcher cela aboutit, selon ses termes à une "fixation du fils", chez qui peut se manifester "une grande quantité de haine" (ib. p. 137). Il peut aussi "devenir égoïste, cruel, sans originalité, efféminé", avec "parfois des troubles dans la sphère physique" tels que "la fragilité des poumons" (ib. p. 138), "toujours hypocrite... (avec) une voix insincère" (ib. p. 139). En 1936, il ajoutera à ces symptômes, à l'adresse de ses anciens concitoyens, la coutume de porter le kilt "insigne masculin de la féminité", peu surprenant chez des hommes parmi lesquels "rares sont ceux qui n'ont pas une puissante fixation à la mère" (1936 p. 141). Une telle attitude de la mère ne manque d'ailleurs pas d'irriter le père ; ainsi s'expliquerait, selon lui, "la popularité des pensionnats" (1932 p. 142). "Une mère possessive peut être une femme qui n'est jamais satisfaite sexuellement", qui "a peur que son enfant grandisse... la laissant ainsi sans rien à faire" ou qui a "un désir inconscient de se débarrasser de l'enfant" (ib. p. 140).

En fait, les relations parents-enfants lui paraissent extrêmement complexes et son souci est de dédramatiser. "Il n'y a rien de honteux dans notre attitude"(ib. p. 31) et "si les parents sont conscients de leurs pensées incestueuses, ils sont, affirme-t-il, capables d'agir avec leurs enfants sans danger pour eux" (idem). "La prise de conscience tue l'attirance" (ib. p. 32).

Soucieux sans doute de rassurer définitivement, il note toujours en 1932 : "biologiquement je crois, la consanguinité n'est pas mauvaise. Ceux qui font des croisements consanguins chez les animaux disent que les souches sont aussi vigoureuses que les autres ; l'origine du tabou de l'inceste est toujours un mystère, il est possible que le tabou original était contre l'union de la mère et du fils. Il ne semble pas y avoir un tabou naturel dans les relations sexuelles du père avec la fille ou du frère avec la soeur. Je dirai plutôt que, dans ce cas, la barrière est plus culturelle qu'instinctive . Si le sexe n'était pas aussi réfréné, le tabou de l'inceste deviendrait moins terrifiant" (ib. p. 30). Cela, toutefois, ne l'empêche pas de souligner que "cette situation peut conduire à la névrose" et favoriser "les conduites anti-sociales" (idem).

Dès 1920, il déclare que "la seule parade pour libérer le monde est de briser le pouvoir du père" (1920 p. 137). C'est l'époque où les éducateurs anglo-saxons intègrent à leur discours le complexe d'Oedipe. Pourtant, le sentiment de NEILL à l'égard des pères n'est pas, à l'époque, nouveau. Six ans plus tôt, il notait déjà : "Le père est la malédiction du foyer... chez l'animal (il) n'a aucune importance ; en fait il représente un danger. Avez-vous jamais observé une chienne se dresser lorsque le mâle approche par trop de ses petits ? L'araignée femelle... résout le problème du père en le dévorant" (1915 p. 105). Ce point de vue ne se perdra pas. "La mère est quelqu'un de bien plus important que le père" écrit-il en 1936 (1936 p. 144) ; "(Il) n'a pas beaucoup d'importance ; chez les animaux, il n'en a pas", précise-t-il l'année suivante à Johannesburg (1937 p. 126). Le reproche essentiel est qu'il "fait peur" (1920 p. 140) lorsqu'il "gronde" (1939 p. 58).

NEILL parle tantôt de "complexe du père", tantôt de "complexe d'Oedipe" et il est souvent difficile de savoir, si dans son esprit, ces expressions recouvrent ou non la même réalité. Le complexe d'Oedipe est "le roman familial" (1922 p. 53). Le ton à ce propos est parfois ironique comme lorsqu'il parle de Hamlet. Ce complexe est "fréquent... chez les femmes" (1920 p. 136) ; lui-même dit

l'avoir "dépassé" (ib. p. 29). Le complexe du père est dû à la peur. En 1926, il ajoute qu'"un intérêt plein de peur pour le père"... peut provenir de ce que ce dernier, "furieux... réprime, justement en criant, l'intérêt de l'enfant pour le bruit" (1926 p. 65).

De ce complexe, il connaît les dangers. "Celui qui a un complexe du père ne peut pas rester seul, il doit toujours se réfugier vers son père ou son substitut du père lorsqu'il rencontre une difficulté"... C'est "ainsi (qu')agit le chrétien. La religion de l'Ancien Testament est une religion du complexe du père. DIEU est ce père haï et dont on a peur, l'autorité qui punit, qui fournit la nourriture et les vêtements; celui qui fait les lois. L'autorité rend toujours inférieur et dépendant celui qui est gouverné" (1920 pp. 136-137). Cela explique "la peur qu'elle inspire et la rébellion contre elle, les attitudes de voyou" (ib. pp. 29-30). Face à cette peur et à cause de la "relation affective étroite (l'enfant) doit réprimer sa haine" (1922 p. 53), comme par exemple "Otto" avec NEILL lui-même, qui est "substitut de père" (ib. p. 100). En 1953, il avertira les futurs pères qu'"une voix d'homme est plus terrifiante pour un bébé qu'une voix de femme" et qu'"ils ne sauront jamais quelles peurs peut instiller pour la vie à un bébé, un cri de colère" (1953 p. 110).

En 1926, il explique le complexe d'Oedipe : "selon le point de vue de la théorie sexuelle, l'enfant a peur de son père parce qu'il se sent coupable de trahison envers lui, coupable de désirer la mère. Si le père venait à le découvrir, cela serait terrible ! Du point de vue de la théorie du pouvoir, le garçon a peur du père parce qu'il a désiré la mort du père lorsque le père a supprimé son désir. La peur dans ce cas est une peur de ses propres pensées. Il est, dit-il, difficile de juger entre les deux théories... (et) de garder l'esprit ouvert" (ib. p. 66). Il note plus loin : "le désir d'avoir le pouvoir du père me semble au moins aussi puissant que le désir d'avoir la femme du père" (ib. p. 86). Billie qui "déteste son père et qui dessine un large phallus est-il un cas de sexe ou un cas de pouvoir ? C'est un cas de pouvoir, il n'a rien à voir avec le sexe" (ib. p. 70).

Cette même année, à ceux que cette analyse n'aurait pas trop déroutés, NEILL tente d'expliquer, cas presque unique dans toute son oeuvre, le processus de l'identification. "Le garçon veut être aussi grand que le père (motif de pouvoir) ; il veut avoir la mère autant que son père (motif d'amour). Il s'identifie avec le père. Dans le processus, il adopte la philosophie de son père. Il est un petit conservateur ou un libéral. Il ajoute son père à sa propre âme. La conscience, au début sans la voix du père, devient une voix du père intériorisée. C'est le processus par lequel nous devenons baptistes, calvinistes, végétariens ou théosophes" (ib. p. 81). Singulièrement, lorsqu'il illustre cette théorie, l'exemple choisi fait de l'identification le résultat de la répression paternelle : pour un garçon de six ans à qui le père apprend à ne pas être égoïste et que le père frappe lorsqu'il l'est, la conscience est au début extérieure à l'enfant. Elle est objective -je dois partager un bonbon lorsque mon père me regarde- mais un processus d'identification commence (idem). "L'enfant reçoit sa conscience de sa mère, de son père, de l'enseignant, du prêtre, de son environnement en général. Son malheur est le résultat du conflit entre la conscience et la nature humaine" (ib. p. 80).

Nous sommes loin de l'orthodoxie freudienne. Il suffit ici d'écartier le père pour écartier tous les problèmes. En fait, NEILL semble surtout gêné par cette question. Dans les années suivantes et jusqu'à la guerre, il lui arrivera de mentionner l'oedipe (1932 pp. 135-226) mais sans que se manifeste jamais un plus grand souci d'explicitation, d'intégration dans sa théorisation ou de réfutation. Jamais il n'envisagera qu'il puisse jouer un rôle fondamental dans la structuration de la personnalité.

Avec les analyses de REICH, ces interrogations cessent et sa position est dénuée d'ambiguïté. "Le sexe, dit-il, en 1939 cherche une échappatoire, et, à la maison, s'attache inconsciemment aux membres de la famille. Nous avons tous les démons du complexe d'Oedipe, l'étalage d'amour et de haine pour les parents (1939 p. 30). Il explique les conséquences de cette situation sur les engagements politiques. "La vie de famille encourage le garçon à attacher trop d'émotion à son père. C'est toujours une émotion partagée

entre l'amour, la peur et la haine... Si l'amour prédomine, le garçon en vient à s'identifier avec le père et en vient à hurler après les rouges dans les rassemblements de coin de rue. Si la haine prédomine, le garçon devient un rebelle, identifiant le capitalisme avec le père. Ce genre de gauchiste n'est pas un bon communiste, car ses motivations sont fausses ; la fille a un conflit similaire avec le père, mais dans son cas, l'élément d'amour est plus facile à gagner. L'élément de haine a plus de chance de s'attacher à la mère, la rivale, celle qui perturbe, mais comme les mères ne dirigent pas l'état ; l'attitude politique est guidée par l'attitude par rapport au père et la fille vote comme réactionnaire" (ib. p. 30).

En 1945, il note que "Summerhill accepte la grande importance de l'inconscient mais n'accepte pas celle du père et du complexe d'Oedipe". "Les enfants, poursuit-il, arrivaient les uns après les autres dans les premiers temps de l'école, mais pas un n'entrait dans le scénario typique de la situation oedipienne habituelle et la mère était le centre de la situation ; la jalousie pour son amour et son attention était plus évident que la peur du père et souvent la jalousie ne faisait pas référence à la relation père-mère, situation dans laquelle l'enfant était mis à l'écart mais plutôt au cas de maman aime plus Jimmy que Tommy... Faire dériver l'attitude par rapport à la mère du complexe du père, c'est trop nous demander... Il apparaît que la pratique à Summerhill... (qui) est une attitude maternelle... (avec la devise « être du côté de l'enfant ») se rapproche de la théorie selon laquelle l'amour d'un enfant pour sa mère n'est pas un amour sexuel au sens freudien mais une combinaison de désir de sécurité, de camaraderie, etc..." (1945 p. 26). Cette analyse semble pourtant l'inquiéter ... "l'enfant a un corps d'où partent les émotions et il semble impossible de séparer ces émotions en émotions sexuelles et non sexuelles... Pour quelle part, par exemple, son désir de confort et de protection vient-il de ce que l'enfant a une génitalité ? ... Un chat castré, note-t-il, sans doute pour résoudre ce problème, semble demander autant de caresses et réagit avec autant de ronronnement qu'un autre" (idem).

L'observation de l'enfant auto-régulé permet en 1953, de clore définitivement la question du "cher vieil oedipe" (1953 p. 136). "Je n'ai jamais vu un symptôme de transfert ou un complexe d'Oedipe ou d'Electra... Ma fille Zoé, qui aura six ans le mois prochain, l'a automatiquement résolu" (idem). En cela, elle diffère donc des enfants prisonniers qui, "en termes psychologiques, acceptent le père sans rébellion contre lui, assimilent le vieil oedipe à leur système et transmettent ainsi la tradition de l'autorité du père, génération après génération" (ib. p. 24). "Il est probable, conclut-il, que deux générations d'enfants auto-régulés consigneront l'oedipe dans les bibliothèques" (ib. p. 136). Pareillement, disparaîtrait, à l'adolescence, "la révolte contre les parents" : "je ne vois pas pourquoi ils en auraient besoin, car ils n'ont pas le sentiment d'être liés et absorbés par les parents lorsqu'ils sont en bas âge; je ne vois aucune raison pour qu'une rébellion contre les parents doive arriver plus tard. Même dans les familles à moitié libres, l'égalité entre les parents est telle... qu'il n'y a pas de conflit" (ib. p. 49).

Les risques de la première éducation ainsi mis en évidence, la famille ne devait pas manquer d'être remise en question au profit de l'internat. "La famille est dangereuse", dit-il en 1939, et cela parce qu'"elle maintient les émotions qui devraient s'écouler par delà les murs du jardin" (1939 p. 30). Encore n'est-il pas question de l'abolir. "(Elle) est une nécessité pour les jeunes enfants; ils doivent avoir l'amour que seuls les parents peuvent donner" (ib. p. 32). Il ne la remettra effectivement jamais en question totalement. "Les enfants, dira-t-il en 1945, ont besoin d'amour, de beaucoup d'amour dans les premières années et priver les parents de leurs enfants serait cruel et absurde" et ce d'autant qu'il existe malgré tout "des familles heureuses" (1945 p. 3).

Toutefois, il précise que l'enfant n'en a besoin que jusqu'à l'âge de 3 ou 4 ans. "Ils devraient être alors envoyés dans un internat où ils pourraient avoir tout le bonheur dont ils ont besoin sans la tentation de s'attacher eux-même trop à leur famille (ib. p. 32). "Nous avons des enfants au-dessus de trois ans

qui vivent très heureux toute la journée sans montrer la moindre nostalgie pour la maison" (idem). "Les enfants sont plus libres dans une grande foule - ils sont éloignés des petites et des grandes jalousies, des haines qui sommeillent dans la maison. Leurs émotions sexuelles inconscientes disposent d'un grand champ pour vivre, un champ plus sain, loin des émotions incestueuses qui proviennent d'un contact avec la famille" (ib. p. 33). En 1953, il se réjouit de ce que "l'internat peut donner à l'enfant la possibilité de vivre dans une grande famille, une famille sans père ni mère, qui peut lui donner la chance de décider ce qui est habituellement décidé pour lui" (1953 p. 107). Et, en 1971, regrettant "le temps des grandes familles... (où) les enfants formaient une sorte de communauté" il se déclare à nouveau "en faveur des internats". Dans les familles, les enfants n'ont "personne avec qui se mesurer excepté les adultes" (1971 p. 144).

o
o o

Face à tant de risques, NEILL dès les premières années, vit qu'il fallait à l'enseignant être aussi le "médecin de l'âme... de chaque enfant de la classe" (1939 p. 59). Il y a là un rôle important "le plus important même" (1920 p. 77), qu'à Summerhill, il aura assuré pendant longtemps. Sa réflexion se sera ordonnée autour de trois axes.

Le premier fait référence à l'idée de l'énergie dirigée vers le bien mais déviée à sa source. Dans cette optique, la cure est simple : il suffit de canaliser l'énergie. "Le professeur, dit-il en 1920, découvre la vérité en observant l'enfant dans ses jeux, en étudiant ses désirs exprimés dans ses textes, en notant ses attitudes avec ses camarades. Quand il a fait son diagnostic,

il peut alors faire le changement nécessaire dans l'environnement de l'enfant" (1920 p. 115). Ainsi, pour "les enfants anti-sociaux qui réagissent avec hostilité... lorsque leur affirmation de soi est menacée, il est nécessaire de diriger cette affirmation de soi vers les choses au lieu des personnes. Aucun enfant n'essayera de perturber une partie de ballon s'il a une cabane à lapin à construire" (ib. p. 117). Le thème est repris en 1922 : "tout ce que je demande au père et à la mère, c'est qu'ils fassent de leur mieux pour trouver une sortie pour la libido de l'enfant et j' imagine qu'un enfant serait aussi heureux de planter des clous dans un morceau de bois que de les planter dans un Bechstein" (1922 p. 50).

La seconde perspective, moins exclusivement retenue dans les premières années, fait plus explicitement référence au principe pédagogique de l'épuisement, dont elle n'est que le prolongement. Sur ce point, il se réclame de LANE, "l'apôtre de la décharge émotionnelle" (1920 p. 13). Il se rappelle l'exemple de l'élève Jabez qui, dans *La Petite République*, refusait de se plier à tous les règlements, mais dont les agissements cessèrent après une scène mémorable au cours de laquelle LANE le mit au défi, devant tous ses camarades, de casser sa montre personnelle. L'enfant n'osa pas le faire. Pour NEILL, l'explication est simple : "l'histoire de Jabez est celle d'une constante répression. L'autorité était toujours là, disant « ne fais pas cela » ! Le résultat fut que, à dix-sept ans, Jabez était psychologiquement un enfant. Le désir infantile de casser les choses avait été réprimé, mais il vivait dans l'inconscient et, des années plus tard, Jabez se retrouva se comportant comme un enfant de trois ans. La cure consistait alors à l'encourager à agir de manière infantile, en cassant quelques tasses ; Jabez fut débarrassé du désir infantile de casser, longtemps réprimé" (ib. p. 112).

L'idée de la décharge émotionnelle par l'action sera souvent présente. C'est elle, par exemple, qui oriente l'attitude à avoir face à l'éneurésie. "En général, il faut, comme pour toute habitude, la laisser s'épuiser et il est mauvais d'essayer de forcer un enfant à grandir. Aussi difficile que cela soit, nous devons

prendre un air approbateur devant le lit mouillé si nous voulons aider l'enfant ; simplement notre acceptation ne soignera pas aussi rapidement que pourrait le faire l'approbation de la mère" (1937 p. 53). C'est pareillement l'encouragement qui aura soigné un jeune enfant qui "se salissait trois fois par jour" et qui cessa lorsque, à la stupeur de la nurse, NEILL le récompensa "chaque fois qu'il avait fait une grosse saleté" (ib. p. 54). Dans ces deux cas, l'encouragement réussissait là où "les leçons particulières elles-mêmes avaient échoué" (1937 p. 55). Plus tard, NEILL n'hésite pas à redire que pour ce qui est des rebelles, "l'histoire de Jabez" que "beaucoup d'enseignants connaissent et que tous devraient connaître, est là pour montrer comment on peut les soigner... en les encourageant à casser" (1939 p. 61). Il suffit d'être patient pour attendre que l'enfant faisant "de mauvaises actions... épuise tous les vieux complexes" (1953 p. 11). NEILL, à cette époque, est d'autant plus à l'aise pour réaffirmer cela que, depuis longtemps, les vrais rebelles ne sont plus admis à Summerhill.

Le troisième axe, qui donne lieu aux plus nombreuses remarques, fait référence aux leçons particulières, mises en place dès les premières années et abandonnées progressivement après la guerre. "Les leçons particulières sont une rééducation plus qu'une analyse" (1925 p. 241), "elles ne sont pas une psychanalyse au sens strict" (1937 p. 51). "L'enseignant, dit-il dès 1920, travaille avec des enfants normaux et essayer d'analyser un enfant normal ne semble pas nécessaire" (1920 p. 114), surtout "si l'enfant a été éduqué librement (ib. p. 115). Toutefois, il lui paraît que "dans un cas exceptionnel, l'analyse peut faire du bien" : "si je vois un enfant malheureux, maussade, antisocial, voleur, querelleur, je considère que c'est mon travail d'essayer de trouver ce qu'il y a derrière" (idem). "Les lectures morales sont inutiles... la punition n'affecte pas non plus les causes profondes de la délinquance. Les causes résident dans l'inconscient... (que)... l'enseignant doit fouiller" (ib. p. 118). "Avec un jeune enfant, précise-t-il toutefois, il n'est pas conseillé de lui dire toute la vérité à propos de lui-même" (ib. p. 115).

C'est avec cette idée que, durant l'année 1922, il s'engage, avec les difficultés que l'on sait, dans un travail analytique avec certaines de ses élèves adultes et qu'il tente d'aider le jeune David. Il essaye avec lui de ne pas faire "une analyse" et ce "en ne faisant qu'utiliser tranquillement (ses) connaissances de la psychologie inconsciente, sans que l'enfant en ait conscience" (1922 p. 207).

David a 8 ans. Après lui avoir donné une éducation sévère, ses parents, qui ont lu les ouvrages de NEILL, ont essayé de laisser à l'enfant et à son frère une liberté complète. Ainsi NEILL peut-il noter lui-même que le résultat est "un peu terrifiant" (1922 p. 94). Les parents, dont la foi dans le message neillien ne semble pas entamée, demandent au «pédagogue extrémiste» de l'inscrire à l'école d'Hellerau. L'enfant ne suit pas les cours, et passe son temps dans le village. NEILL convient d'ailleurs que, pour sa part, il en ferait tout autant (1922 p. 99) puisque tout comme lui, il ne comprend pas un mot d'allemand, langue utilisée dans la classe.

Ce comportement ne semblant guère pathologique, nous ne savons que peu de choses des raisons qui le poussent à entreprendre "l'analyse". Deux incidents semblent toutefois déterminants. D'une part, une nuit, après avoir lu quelques pages d'un roman de NEILL, l'enfant se réveille plusieurs fois en disant avoir vu des fantômes dans sa chambre. NEILL, d'autre part, souffre beaucoup, et pendant des semaines (1922 p. 110) des comportements de David. A l'époque, NEILL est très proche de Frau DOKTOR, qui vit à Hellerau et qui deviendra sa femme. David est "jaloux" et "interrompt chacune de leur conversation" (idem).

Lors de la nuit agitée de l'enfant, NEILL découvre sur son lit, sa bible. Ainsi voit-il là tout d'abord les résultats de l'instruction religieuse qui lui a donné "la crainte de DIEU" (ib. p. 203) et celle d'"aller en enfer" (ib. p. 101) à cause "des choses vilaines" (idem) qu'il fait. Les comportements vis-à-vis de Frau DOKTOR et de lui-même lui permettent un peu plus tard de découvrir "un bel exemple de complexe d'Oedipe" (ib. p. 109),

"le plus puissant"... qu'il ait... "jamais vu chez un enfant" (ib. p. 110). "Inconsciemment, commente-t-il, il est le rival du père pour l'amour de sa mère et inconsciemment il veut remplacer le père. Les fantômes symbolisent le père mais subjectivement, ils symbolisent la haine inconsciente du père" (ib. p. 109). Fort de cette compréhension, il peut alors intervenir : "Une semaine, après qu'il ait interrompu une importante conversation quatre fois, je lui di :

- Parfait, Peter Pan

il était intéressé

- Pourquoi m'appelles-tu Peter Pan ?

- Parce que Peter n'a jamais grandi, dis-je

- Je n'ai jamais grandi, dit-il ?

- Oui et non, lui dis-je. "Il y a longtemps, lorsque tu étais un tout petit enfant, tu étais très, très irrité lorsque quelqu'un obligeait maman à s'éloigner de toi. Tu la voulais toute pour toi et ce petit enfant n'a jamais grandi. C'est Peter Pan et c'est ce petit Peter qui veut Frau DOKTOR pour lui seul" (ib. p. 110).

David, quant à lui, cessera pour quelques jours, de perturber les conversations intimes de NEILL et décidera... d'explorer l'Afrique. NEILL, perspicace, l'amènera à réaliser que sa mère est née en Afrique et le mettra sur la voie de la guérison, l'enfant déclarant enfin : "je crois... que c'est pour cela que je veux tant aller en Afrique. C'est, en fait, ma maman que je veux" (ib. p. 250).

NEILL ne songera pas à renvoyer David retrouver sa place près de ses parents et de son frère, mais s'interrogera sur ce qu'il appelle une "auto-analyse" (idem), David ayant compris par déduction qu'il voulait sa mère. "Je suis... ennuyé par cette auto-analyse, parce que je pensais que mon étude de son cas était si bien déguisée qu'il n'aurait pas vu de connexion entre ses symboles et leur signification" (idem). Il est ennuyé car il avait le projet de proposer effectivement un changement dans l'environnement de l'enfant. "Cela aurait été probablement mieux s'il avait (tel Jabez épuisant son complexe de destruction) résolu son

complexe de l'Afrique dans l'action... David aurait pu travailler un an en Afrique"... (idem). NEILL reste toutefois dans le doute. Il ne lui paraît pas certain qu'un séjour en Afrique "dispenserait l'enfant de rechercher un autre symbole maternel" (idem). Plus porté à trouver des réponses dans la littérature romanesque que dans la littérature psychanalytique, il se souvient en effet que, dans La Maison Aux Volets Verts, Georges DOUGLAS BROWN "exprime, dans l'action, son amour et sa haine de son père" et à "la fin garde son complexe" (idem).

De cette expérience, NEILL tire la conclusion : "J'ai appris lentement que traiter les enfants dans une salle de consultation est sans espoir" (ib. p. 219). "L'analyse proprement dite ne doit pas être appliquée à un enfant, il ne doit pas être initié au monde confus du symbolisme"... (1926 p. 241). "Le docteur ou l'enseignant peut noter le symbolisme dont se sert un enfant pour l'utiliser mais de telle sorte que l'enfant ne réalise pas que son propre symbolisme est interprété" (idem). "Lorsque je vois un petit garçon en train de torturer un petit chien, je pense à Jim, le petit frère de l'enfant et je dis : comment s'appelle le chien ? Jimmy ? Si l'enfant cesse de torturer le chien, je pense que j'avais deviné juste" (idem).

Reste que, dans les premières années de Summerhill, il se réserve, pour "les cas difficiles" (1926 p. 241) la possibilité de recourir à "l'analyse proprement dite" (idem). Si celle-ci se fait, précise-t-il d'ailleurs à la même époque, elle doit être freudienne" car "le freudisme est plus sûr que la théorisation de JUNG ... Les enfants ne doivent jamais rien apprendre à propos de leur âme... et leur traitement doit porter sur les choses objectives qui le retiennent" (ib. p. 240). Les cas difficiles, dans ces premières années de Summerhill, sont nombreux mais, singulièrement, NEILL ne semble guère songer à présenter très précisément le travail entrepris avec eux, et ce, même dans The Problem Child. Lorsqu'il reviendra sur cette question, ce sera en 1937, pour marquer à nouveau ses distances. Il constate en particulier qu'"entre huit et quatorze ans, l'enfant ne veut pas d'analyse" et que "si on la pratique de force, le résultat est nul car il se replie sur lui-même

et reste assis, silencieux devant ses leçons" (1937 p. 39). Il se trouve tout autant forcé de conclure que "l'analyse ne soigne pas" (ib. p. 58). "Pour guérir une névrose, dit-il en 1960, il suffit de libérer l'émotion... la cure ne sera pas plus avancée parce qu'on exposera à l'enfant des théories psychiatriques et qu'on lui dira qu'il a un complexe" (1970 p. 50). Il y a là une critique qui se veut sans doute dirigée vers certains de ses détracteurs mais dont il n'est pas sûr qu'elle ne s'adresse pas avant tout à ce que furent ses premières tentatives.

Quoi qu'il en soit, pour libérer l'émotion, l'outil privilégié est la leçon particulière. En 1937, où il note que "(son) travail principal est de donner des leçons particulières, (1937 p. 51), NEILL explique qu'elles "se présentent comme des petites causeries" (1937 p. 51 repris in 1970 p. 48). Ces causeries ont lieu au coin du feu. Il reste assis, "la pipe à la bouche... l'enfant peut fumer si cela lui plaît car la cigarette est souvent... un moyen de briser la glace" (1937 p. 51 - 1970 p. 48). Parfois, il n'hésite pas à prendre l'enfant sur ses genoux (1937 p. 52 - 1970 p. 49) ou à causer dans la chambre des enfants (1937 p. 55). "Je trouve dit-il en 1925, que mon travail principal est de rester assis silencieux" (1926 p. 241). Il lui faut toutefois "trouver ce qu'il y a derrière le masque insincère que la discipline oblige l'enfant à porter tout au long du jour" (1939 p. 58) : "la peur de mourir ou d'aller en enfer s'il touche ses parties génitales, ... la peur du père quand ce père fait la grosse voix, ... la jalousie de ses frères et de ses soeurs... un sentiment de culpabilité parce qu'il a volé quelque chose ou dit de gros mensonges" (idem).

"Les leçons particulières, note-t-il en 1960, étaient en somme une rééducation... un bon nettoyage de printemps avant l'été de la liberté... et permettaient de hâter le processus de réadaptation" (ib. p. 54), c'est-à-dire celui de "l'adaptation à la liberté" (ib. p. 48). "Si un enfant est intérieurement lié, il ne peut (en effet) pas s'(y) adapter" (idem). De ce fait, ces leçons "ne s'adressaient qu'aux enfants qui avaient besoin d'attention psychologique" (idem) et par conséquent concernaient plus

"les nouveaux venus âgés" que "les enfants arrivés assez jeunes" et qui "ne montrent jamais (de) haine ni de peur de l'autorité" (1939 p. 59). "Le seul but des leçons particulières était de libérer les émotions" (1970 p. 52), "leur objet... d'abattre tout complexe résultant de la morale et de la peur" (ib. p. 54). En aucun cas elles ne s'adressaient à un enfant si ce dernier "ne pouvait pas apprendre à lire ou détestait les mathématiques" (ib. p. 22). Ceci dit, le bénéfice n'est pas absent sur le plan intellectuel car "lorsque les émotions vont, l'intellect suit". Ceci n'empêche pas non plus NEILL de donner au jeune Tom qui lui a été envoyé parce qu'il ne réussissait pas en classe, "une année d'intensives leçons particulières ... sans résultat apparent" (ib. p. 54). En 1960 toujours, après bien des années de travail, NEILL note que "la solution idéale (pour la leçon particulière) est que les enfants la demandent. Certains des plus âgés dit-il, en exigèrent parfois, mais plus rarement quelques plus jeunes en demandèrent" (1970 p. 49).

Dans les leçons particulières, il faut à l'enseignant être proche de l'enfant. "Combien d'enfants peuvent aller vers leurs maîtres et avouer leurs troubles sexuels ? très peu... c'est la faute des enseignants, ils se posent en moralistes et un moraliste est un vrai danger pour n'importe quel enfant (1920 p. 77). "Son instituteur ne voit pas le masque; (il) n'est intéressé que par son travail, ne réalisant pas que (les) espoirs et (les) peurs cachées peuvent facilement détruire (la) capacité à se concentrer sur (le) travail. Les fréquentes crises de nerfs des écoliers sont souvent dues au manque d'intérêt porté aux traits profonds de la personnalité" (1939 p. 58). Plus qu'"une formation en psychologie... est nécessaire... une attitude sympathique... non morale" (ib. p. 60) qui donc ni ne "juge" ni ne "condamne" (ib. p. 61), pleine "de sincérité" grâce à quoi l'enfant (ne) classe (pas) l'enseignant parmi les évêques et autres dangers moraux" (idem). Lorsqu'il traite amicalement un enfant de bougre de menteur, cette proximité est maximale puisqu'aussi bien, il se met "à son niveau" (1937 p. 51 - 1970 p. 48).

C'est dès 1925 qu'il aura mis en évidence un des objectifs les plus importants, celui de "briser la conscience surimposée" (1926 p. 241). Il lui faut, pour ce faire, "approuver toutes les choses que l'enfant désapprouve en lui-même" (idem) comme il lui faut approuver tous ses actes. "Un nouveau s'assoit et jure ; je souris et dis : <c'est bien, continue ! il n'y a rien de mal à propos des jurons>! Même chose pour... le mensonge, le vol... (et) la masturbation" (ib. p. 242), dont il suffit de "lever l'interdit" pour que "les visages tristes (s'illuminent), l'intérêt en toute chose (commence)... et la masturbation (cesse)" (ib. p. 45).

La même année, il propose à ses lecteurs un autre moyen de briser cette conscience. Il s'appuie sur le processus qu'il appelle et appellera toujours "identification" (1926 p. 241 - 1939 p. 59) : c'est lui qui fait que l'enfant prête à NEILL des sentiments qui furent ceux de ses anciens maîtres ou de son père et à la femme de NEILL ceux de sa mère. Il perçoit Summerhill comme furent ses anciennes écoles. Aussi, il appartient à NEILL de briser cette fausse vision. Pour cela tous les moyens sont bons. "Pour (l'enfant) je suis père et Dieu et je pense que la désapprobation du père a quelque chose à voir avec le vol. Mon idée est que, s'il voit son nouveau père - DIEU en train de voler, il sera conduit à revoir son sentiment à propos du vol" (1925 p. 242). Il n'y a pas "d'autres méthodes" puisque "la névrose est le résultat d'un conflit entre le bien et le mal, entre DIEU et la conscience, voix de l'instruction morale" (ib. p. 243). Comment NEILL pourrait-il douter de cette méthode lorsque pas un seul fruit ne manque à son verger ; ce que les autres directeurs d'école aimeraient pouvoir constater (idem).

Ce thème de la destruction de la conscience imposée occupe ses pensées de 1932. Il précise en particulier que, dans son travail de soin, il a "souvent à sourire quand un enfant casse un carreau et, dans les mauvais cas, à l'encourager à aller plus loin... Ma tâche dit-il est de briser la constellation Père-vitre et l'important est de refuser de réagir" (1932 p. 146). Ainsi a-t-il à "souffrir en voyant un enfant briser" (ib. p. 145). Faire autrement

serait "perpétuer le mensonge selon lequel la vie consiste à obtenir des réactions de haine de la part du père" (ib. p. 214). Dans ce même but, il organise la même année un vol de poules, pour soigner un enfant. "Bob, raconte-t-il, était surpris et incrédule mais, lorsque je lui donnai une torche et le fis passer par dessus la barrière, il devint très excité. Nous avons pris les poules et les avons mises en sécurité dans mon poulailler" (ib. p. 213). Ce faisant, il "fait descendre dieu (en 1932, il écrit DIEU sans majuscule) sur la terre" (idem). Trente ans plus tard, c'est encore pour "(abolir) la conscience d'un enfant" qu'il redira avoir organisé un chapardage dans une boutique (1970 p. 247). Traiter un enfant de bougre de menteur, c'est encore une façon d'entamer "la destruction du complexe", dans l'exemple cité "complexe d'infériorité", en lui montrant qu'"un directeur d'école peut jurer sans perdre sa bonne humeur" (1937 p. 51 - 1970 p. 48).

En 1932, le vol organisé était déjà riche d'une autre dimension : celle de l'amour. "L'enfant, commente-t-il à cette époque, volait parce qu'il n'avait pas obtenu l'amour de son père, c'est-à-dire qu'il volait l'amour symboliquement et sa guérison est due au fait, qu'il a trouvé en moi un nouveau père qui lui donnait l'amour" (1932 p. 214). "Le seul moyen de soigner le vol est de donner... l'amour" (1936 p. 55). Souhaitant sans doute simplifier les moyens de le dispenser, il ne manquera pas, dans les années suivantes, de donner des "récompenses" à l'enfant, de lui donner "de l'argent" pour atteindre "son sentiment inconscient par sa pensée consciente" (1970 p. 245). Il y a sans doute là un aspect technique spécifique à la "cure" puisqu'aussi bien "l'amour... pour NEILL, n'a pas besoin de témoignages extérieurs" (ib. p. 311).

C'est après la guerre que, peu à peu, les leçons particulières cessent. A Summerhill triomphe désormais naturellement "le coeur et non la tête" (1939 p. 137). Ceci est aisé même avec les enfants les plus difficiles. "Mon opinion optimiste est que la seule liberté peut soigner la plupart des garçons et des filles difficiles" (idem); "le trouble disparaît sans que les racines du mal aient été découvertes" et "la cure est selon toute vraisemblance due au réconfort que l'enfant trouve en ayant un adulte qui

est de son côté et qui le reconforte. Plus je vais, plus je crois que la thérapie n'est pas nécessaire si les enfants sont libres d'exprimer et d'épuiser leurs complexes" (ib. p. 60). Des exemples lui ont montré que "trois années de liberté sont aussi profitables qu'une année d'analyse" (1945 p. 16).

L'école elle-même devient "médecine de l'âme" et NEILL a "plus confiance en la thérapeutique du travail imaginaire". "Il faudrait, dit-il, laisser aux enfants plus de travail manuel, de théâtre, de danse" (1970 p. 52). Ainsi l'école pourrait-elle "fonctionner sans leçons particulières" (ib. p. 54). "A Summerhill c'est l'amour qui <guérit>, l'approbation et la reconnaissance du droit à être soi-même" (ib. p. 52).

Cette importance du "médecin de l'âme", pose la question de la formation nécessaire du maître. Il ne faut pas en effet qu'il en vienne "à épuiser ses propres complexes" (1945 p. 111). Ainsi donc NEILL est-il tout naturellement conduit à faire de "connaissez-vous vous-même", une autre devise de son centre. "La moitié des cours de psychologie... qui y seraient dispensés traiteraient du comportement adulte" (1939 p. 115).

Ce problème de la connaissance de soi des enseignants a toujours été présent à son esprit, mais il ne s'est jamais radicalement distingué de celui de la connaissance de soi de tout adulte pour qui, on l'a vu, la seule solution est l'éducation ; il n'apportera finalement pas de réponse précise.

Dès 1920, la question est posée. "Le but de l'éducateur est d'éveiller l'amour de ses élèves. Aimer son prochain comme soi-même est possible... lorsqu'on se connaît... car on déteste chez les autres ce qu'on déteste en soi et on aime chez les autres ce qu'on aime en soi... l'enseignant doit se connaître" (1920 p. 129). Il n'y a cependant pas, cette année-là, d'allusion à une nécessité pour les enseignants d'une analyse personnelle. En 1922, il l'utilise lui-même abondamment mais ce n'est qu'en 1925 qu'il la pose comme

"réellement nécessaire" (1926 p. 177) ; il faut attendre 1937 pour retrouver quelques remarques sur ce thème. Il réserve l'analyse pour celui qui souhaite "explorer les provinces inconnues de l'âme enfantine" (1937 p. 144). C'est, semble-t-il, cet avis qui se trouve repris en 1960 (1970 p. 321). Il n'est donc guère surprenant qu'en 1939 il dise à propos de la nécessité de l'analyse, avoir perdu "sa certitude" tout en sachant qu'"(elle) permet un bon cheminement" (1939 p. 77). "(Elle) demande du temps et de l'argent ; l'enseignant n'est jamais assez bien payé pour(en) entreprendre... une longue" (ib. p. 78).

Il suffit au maître de connaître "les facteurs qui, dans les premières années, causent des dommages" (idem). Cette première connaissance, à ses yeux, peut être acquise "dans une certaine mesure... par la lecture... dans une certaine mesure seulement, parce que, lorsqu' on est aveugle vis-à-vis de ses propres complexes, on ne voit pas ceux des enfants" (idem). L'instituteur "devrait connaître les dangers qu'il y a à réprimer l'intérêt sexuel, à introduire la peur, à rendre les enfants insincères, devrait connaître les mécanismes habituels de l'esprit : projection, identification, transfert, etc... Peut-être le plus important de tous est-il celui de la projection, de telle sorte que lorsqu'il se sent en colère, il puisse se dire : ma colère est en moi, elle est contre moi, je la projette sur l'enfant" (ib. p. 79). "La difficulté est qu'il y a peu de livres qui peuvent réellement aider à comprendre la psychologie de l'enfant ; les livres de psychanalyse traitent habituellement plus ou moins de cas pathologiques ; l'un donnera l'impression que l'intérêt de l'enfant pour ses excréments est un point central de sa nature, un autre que l'intérêt de l'enfant pour le «pénis de la mère» est le fin du fin, un troisième que le désir de la petite fille d'uriner comme un garçon est le facteur principal... Ce n'est pas que ces écrivains aient tort, car il y a de la vérité chez la plupart d'entre eux, c'est que leurs livres semblent faire de la psychologie à une seule face, limitée..." (idem) ; "L'enseignant doit alors étudier toutes les écoles, prenant en chacune ce qu'il sent qu'il peut accepter, gardant à l'esprit tout le temps qu'aucun psychologue ne possède l'évangile, que le sujet est toujours à ses

débuts, probablement à l'âge de bronze" (ib. p. 80). Face à ce problème de la diversité des avis, NEILL aura, pour ses professeurs aisément résolu le problème en donnant lui-même, dès la fondation de l'école, des cours de psychologie.

Son optimisme de 1945 ne le pousse guère à changer sa façon de penser : "la liberté peut soigner à elle seule la plupart des garçons et des filles difficiles". Il lui apparaît "alors possible pour un enseignant non analysé d'agir avec succès avec des enfants à problèmes, pourvu qu'il croit dans la liberté" (1945 p. 16). La formule est suffisamment floue pour clore le débat. NEILL, il est vrai, n'a en fait jamais réellement cru dans les possibilités réelles d'une formation. Même en 1939, il n'est pas sans se demander si un "enseignant qui aurait eu dix années d'enseignement de la psychologie serait malgré tout prêt à descendre de son piédestal ..., capable d'être en contact vital avec l'enfant ... et de... voir la vie de (son) point de vue" (1939 pp. 56-57).

Toutes ces analyses, au fil des années, sur le fond comme sur la forme, ne diffèrent guère du style habituel de réflexion. La pensée est, pour l'essentiel, sans nuances. L'accent mis exclusivement sur la nocivité de l'environnement lui permet de sauvegarder l'idée de la bonne nature. Le trouble inutile est perçu jusque dans ce que chacun s'accorde à reconnaître comme les étapes d'un développement normal. La perception qu'il a du travail de rééducation s'inscrit dans le prolongement de ses certitudes pédagogiques. Ainsi n'est-elle guère enrichie et certaines erreurs, en particulier à propos des attitudes de l'adulte, trouvent-elles à s'y inscrire. Pourtant sa démarche empirique, dans ses tâtonnements, avant la théorisation, semble positive et d'abord en ce qu'elle libère l'enfant des répressions inutiles et en ce qu'elle lui permet de "parler". Il nous faudra ainsi nous interroger sur ses tâtonnements, de la psychanalyse à la rééducation.

Que retenir plus généralement de toute cette réflexion sur la représentation de l'enfance ? Ne fut-elle jamais autre chose qu'une mauvaise vulgarisation qui devait son audience, non à une étude approfondie ou à une recherche, mais à sa nouveauté et à son extrémisme. Dans sa démarche, NEILL a fait preuve d'une absence totale de souci d'analyse. Sans doute une place de choix lui revient-elle dans l'histoire des relations entre la psychanalyse et l'éducation. Parallèlement, elle fournira, comme NEILL le redoutait, des révélations sur son âme. Mais si elle semble justifier les principes pédagogiques -particulièrement l'attitude de l'adulte- elle ne les fonde aucunement. Sauf pour l'amour, il faut toutefois se souvenir qu'elle ne fut sans doute pas déterminante pour la vie quotidienne.